

Simon LAURENT
Maîtrise IECA
Histoire du Cinéma

Le Quai de Wigan et le Réalisme Social Anglais
Analyse Comparative

Dossier téléchargé depuis le site www.lotus-mineral.com

Janvier 2004

Sommaire

Introduction.....	2
Biographie.....	3
Critiques de l'œuvre	10
Résumé.....	11
Personnages	12
Idéologie.....	14
Etude thématique	18
Les Virtuoses	28
The Full Monty.....	33
Billy Elliot	38
Les Dockers de Liverpool	44
Conclusion	49
Bibliographie	51
Ressources Internet	51
Filmographie	52

Introduction

En 1936, après avoir terminé « Et Vive l'Aspidistra », George Orwell écrit une commande « Le quai de Wigan » sur ordre du directeur du Left Book (édition de poche et club du livre de tendance socialiste) Victor Gollancz. Celui-ci l'envoie pour 500 livres¹ dans le Nord de l'Angleterre (Lancashire et Yorkshire). Orwell en revient avec un reportage profondément ancré dans le réel, insistant sur les conditions de vie des mineurs et de la classe prolétarienne d'où il réussit à tirer une réflexion sur le fonctionnement de la société anglaise.

En 1936, Il entrevoit déjà les dégâts du fascisme et les dangers du stalinisme. Son livre possède une certaine valeur prémonitoire.

43 ans après, en 1979, l'arrivée du gouvernement de Margaret Thatcher a fortement marqué des réalisateurs, comme Ken Loach ou Mark Herman, qui ont fait de la montée du libéralisme et du chômage l'ossature de leurs films. La politique sociale et économique de l'Angleterre sont souvent dénoncées dans ce que l'on appelle le réalisme anglais.

Partant du constat personnel et pessimiste que les années ne font guère évoluer les mentalités, nous nous attacherons à présenter les parallèles entre la crise secouant l'Angleterre dans les années 1930 et celle des années 1980.

Pour ce, nous axerons notre étude sur les films suivants :

« Les Virtuoses » de Mark Herman .

« The Full Monty » de Peter Cattaneo

« Billy Elliot » de Stephen Daldry

« Les dockers de Liverpool » de Ken Loach

1. B. Crick , *George Orwell, une vie* , Paris. Editions du Seuil, 1984, p. 252

Biographie

Biographie n° 1 : 2

Fasciste ! Trotskiste ! Anarchiste ! Réactionnaire ! Agent de la CIA ! Les étiquettes que l'on a alternativement appliquées à George Orwell prouvent que ce n'est pas un écrivain qui se laisse facilement appréhender. Homme seul dans son siècle, en rupture avec tous les conformismes, il eut la faculté de saisir exactement dans quel type de monde nous vivons. Portrait de celui qui fit de l'écrit politique un art.

George Orwell, de son vrai nom Éric Blair, naît le 25 juin 1903 à Motihari, aux confins bengalis de l'Empire britannique. Son père, fonctionnaire colonial, travaille alors à la section Opium du gouvernement de l'Inde.

Très jeune, Éric Blair a une conscience aiguë de l'existence des classes sociales et des préjugés de classe. Cette question va le tarauder toute sa vie, bien avant qu'il ne se convertisse au socialisme. Il se considère lui-même comme issu de la classe moyenne supérieure. Celle-ci, composée pour l'essentiel d'officiers, de fonctionnaires de l'Empire, de médecins ou d'ecclésiastiques, est le reflet d'une Angleterre agraire au vernis aristocratique dont l'apogée se situe sous l'ère victorienne. Au tournant du siècle, cette haute bourgeoisie désargentée n'est plus qu'une couche d'écume à la surface d'une société révolutionnée par la modernité capitaliste. Des déracinés dans le monde de la ville, du commerce et de l'usine, qui n'ont plus les ressources pour tenir la place à laquelle ils peuvent prétendre. Une carrière dans l'Empire reste l'ultime moyen de sauver les apparences sociales.

Rentré en Angleterre avec sa mère et sa sœur en 1904, l'enfance du jeune Blair est partagée entre sa famille et un pensionnat privé. En 1917, il obtient une bourse et entre à Eton, la plus célèbre des Public Schools britanniques. Très vite il délaisse l'enseignement dispensé pour consacrer son temps à la littérature anglaise et dévore les œuvres de Swift, Wells ou London. Ses résultats sont médiocres et il se retrouve classé dans l'équipe des mauvais, ce dont il tire une certaine fierté.

2. <http://240plan.ovh.net/~catallax/sections.php?op=viewarticle&artid=78>

À cette époque, Éric Blair manifeste un caractère secret et un esprit de contradiction en butte à l'autorité. Déjà pointe la critique de l'ordre social.

Eton aurait dû le mener à l'université – Oxford ou Cambridge – mais, à dix-neuf ans, irrémédiablement rétif aux moules sociaux, il abandonne ses études et, sans idée précise sur son avenir, s'engage dans la police impériale des Indes en Birmanie. Les cinq années qu'il y passe vont le transformer. La Birmanie est alors rattachée administrativement à l'Inde. Il délaisse les clubs de l'élite blanche anglo-indienne et mène une vie de bohème. Solitaire, il finit par connaître l'isolement social et chansone à démisionner de son poste, ce qu'il fait en 1928 lors d'une permission en Angleterre. Première expérience fondatrice : son long séjour en Birmanie lui permet de constater l'arrogance et la brutalité des anglo-indiens vis-à-vis des Birmans. Il devient un adversaire irréductible du colonialisme britannique et de toute forme d'injustice sociale. Mais son anti-impérialisme n'est pas teinté d'antipatriotisme et il n'idéalise pas pour autant les indigènes.

La confrontation avec le réel

Il rentre en Angleterre mûri. Son air débraillé, son habitude de fumer cigarette sur cigarette

– reste des mœurs coloniales – et sa ferme ambition de devenir écrivain consternent son père à la retraite et le reste de sa famille. Mais Eric Blair a fait son choix, et il n'en démordra pas jusqu'à son dernier souffle : sa vie sera désormais consacrée à l'écriture. Sans réels moyens de subsistance, il quitte la campagne anglaise pour Paris, loue une chambre dans le quartier populaire du Ve arrondissement et commence à écrire. Il essuie ses premiers échecs. La plupart de ses articles sont refusés et il est contraint de se faire plongeur dans un grand hôtel restaurant parisien. Après une hospitalisation de plusieurs semaines pour une pneumonie, il rentre finalement en Angleterre où il est financièrement contraint de séjourner chez ses parents.

Blair choisit de commencer à écrire sur la pauvreté. Plus tard, il racontera : « je vécus parfois pendant des mois parmi les pauvres et des individus à demi délinquants qui habitaient les pires parties des quartiers les plus pauvres, ou qui étaient jetés à la rue, vivant de mendicité et de vols. À cette époque, je me rapprochais d'eux par manque d'argent, mais par la suite leur façon de vivre m'intéressa énormément pour elle-même. » Cette expérience lui donne le sujet de son premier livre et lui sert avant tout à se débarrasser de ses préjugés de classe plutôt

qu'à esquisser des solutions politiques. Démarche qui sera désormais toujours celle d'Orwell : ses engagements et sa confrontation avec le réel précéderont toujours ses convictions.

En 1935 paraît sous le nom de plume de George Orwell « Dans la dèche à Paris et à Londres », qui relate sa vie de vagabond, puis, en 1936, « Et Vive l'aspidistra », roman qui dénonce les slogans publicitaires envahissant les rues de Londres et qui cultive une nostalgie pour l'Angleterre de l'avant-guerre ainsi qu'un sentiment d'impuissance devant la course du progrès. Il en tire un succès modeste. Orwell commence à cette époque à écrire dans L'Adelphi, journal orienté à gauche et à fréquenter les milieux intellectuels de gauche. Son éditeur, Victor Gollancz, lui commande alors un livre sur les ravages de la récession économique dans le nord industriel de l'Angleterre. Durant deux mois, il partage la vie extrêmement dure des mineurs anglais et découvre « cette pauvreté “respectable“ qui est toujours la pire que l'on puisse rencontrer. »

Cette expérience, qu'il relate dans « Le Quai de Wigan », le rapproche des idées socialistes. C'est à cette période qu'il commence à se lier avec des membres de l'*Independent Labour Party* – parti travailliste indépendant, de tendance révolutionnaire. Mais il reste sceptique sur les chances d'une révolution socialiste en Angleterre. Pour lui, deux obstacles s'opposent à celle-ci. D'une part, l'intelligentsia socialiste, « la sinistre cohorte des femmes à l'esprit élevé, des porteurs de sandales et des barbus buveurs de jus de fruit attirés par l'odeur du “progrès“ comme des mouches vertes sur un chat crevé ». « Ah ! faire un grand tas des sandales et des chemises couleur pistache et les brûler, puis envoyer chaque végétarien, abstinent total et autres Christs de pacotille faire leurs exercices de yoga à *Welwyn Garden City* ! » D'autre part, le culte du progrès et du machinisme liés dans l'esprit des gens au socialisme : « la fin logique du progrès mécanique est de réduire l'homme à quelque chose ressemblant à un cerveau dans une bouteille. » Chez Orwell, cette dénonciation de la religion du progrès « n'implique aucune faiblesse coupable pour une quelconque période du passé. » Aux marxistes « qui s'obstinent à sortir des lapins économiques de chapeaux idéologiques » et à la classe intellectuelle qui parasite le mouvement révolutionnaire, il oppose la *common decency*, le sens commun, fait de « dispositions éthiques engendrées par la classe ouvrière » (Jean-Claude Michéa) telles que « la loyauté, l'absence de calcul, la générosité, la haine des privilèges ». Cette sensibilité morale doit organiser la révolte ouvrière contre ses conditions d'existence. Elle est au fondement de la pensée d'Orwell.

Le 18 juillet 1936, la guerre civile espagnole éclate. Mettant sa peau au bout de ses idées, Orwell ne tarde pas à partir pour l'Espagne où il est rejoint par sa femme Eileen, qu'il vient d'épouser. « Si vous m'aviez demandé pour quelle raison je m'étais engagé dans les

milices, je vous aurais répondu : " pour combattre le fascisme ", et si vous m'aviez demandé pour quel idéal je me battais, je vous aurais répondu : *common decency* ». En décembre 1936, dans l'atmosphère révolutionnaire de Barcelone, il s'engage dans les milices du POUM – *Partido Obrero de Unificacion Marxista* – un parti de gauche, anarchiste et révolutionnaire. Après une courte instruction militaire, il monte au front près d'Alcubierre, en Aragon. Là, dans la boue des tranchées, au milieu des ouvriers anarchistes et des révolutionnaires, il expérimente le socialisme réel et l'égalité sociale. Après quatre mois de front, il rentre à Barcelone pour une permission. Il découvre alors la répression orchestrée par les communistes contre les partis révolutionnaires, dont le POUM. Ces derniers sont accusés d'être une cinquième colonne fasciste – des agents « hitléro-trotskistes ». Leurs journaux sont censurés et leurs partis interdits. Témoin de cette falsification de l'histoire, il devient farouchement anti-stalinien.

Du langage clair à l'hétérodoxie politique

Dix jours après son retour au front, il est grièvement blessé et rapatrié à l'arrière. La répression stalinienne bat alors son plein : les miliciens révolutionnaires sont arrêtés et fusillés. Traqué par la police communiste à Barcelone, il réussit par miracle à s'échapper en France avec sa femme, avant de regagner l'Angleterre. C'est de là que date sa conversion au socialisme, au moment même où il découvre la désinformation colossale orchestrée par la presse de gauche, sous influence communiste. Aucune voix ou presque ne relate la réalité des purges staliniennes. Son récit *Hommage à la Catalogne*, publié en 1938, est violemment attaqué, lui-même est taxé de trotskiste faisant le jeu des fascistes – donc de fasciste. Orwell comprend que les intellectuels peuvent renier la vérité par goût du pouvoir. C'est la racine de sa critique du totalitarisme qu'il décrit dans 1984. De là vient aussi sa conviction que le langage clair conduit nécessairement à l'hétérodoxie politique.

Alors qu'il milite à l'ILP pour une révolution ouvrière en Angleterre, il discerne mal les enjeux de la guerre européenne qui gronde. Pour lui, il est inutile de combattre le fascisme sans chercher à abattre le capitalisme. Il faut donc refuser la guerre. La signature du pacte germano-soviétique, le 23 août 1939, lui ouvre les yeux : l'Angleterre de Chamberlain reste un moindre mal face aux totalitarismes. Le 3 septembre 1939, la guerre éclate avec l'Allemagne. Immédiatement, il tente de s'engager ; mais, sa mauvaise santé l'en empêche. Il cherche alors à convertir la gauche à un patriotisme qui ne ferait pas l'économie de la

révolution. Pour lui, la guerre est une école de courage et de civisme à laquelle il faut donner des buts politiques. Il publie un manifeste socialiste, *Le Lion et la licorne* et multiplie les interventions dans la presse. Sa notoriété ne cesse de croître et il se lie d'amitié avec Arthur Koestler.

En 1945, il publie « *La Ferme des animaux* », satire du soviétisme et de la tyrannie. Il ne renie en rien ses idéaux socialistes. Le succès immédiat du livre le consacre comme l'un des meilleurs écrivains de sa génération. Alors que la guerre s'achève, sa santé ne cesse de se dégrader. Sa femme meurt dans un accident et il se retrouve seul pour élever leur fils adoptif. C'est dans ces conditions qu'il s'attaque à son chef-d'œuvre, qui réunit toute ses expériences passées et les développe de façon vertigineuse. Alité, épuisé et rongé par la tuberculose, il se tue littéralement au travail en écrivant son dernier livre. Il s'éteint le 21 janvier 1950, âgé de quarante-six ans, quelques mois seulement après la parution de *1984*.

Biographie n° 2³

Né au Bengale, fils d'un petit fonctionnaire de l'administration des Indes, il fait des études à Eton, comme boursier, et y découvre les idées socialistes qui l'influenceront durablement. Pendant cinq ans, il est sergent dans la police impériale en Birmanie avant de démissionner, en désaccord total avec une idéologie oppressive. Commence alors une période difficile, ponctuée de petits travaux (plongeur puis précepteur à Paris, vendeur dans une librairie de Londres) et de chômage, pendant laquelle Orwell reste fidèle à l'écriture : il écrit des romans et des nouvelles, qui ne trouveront pas d'éditeur. En 1933, il publie son premier récit, au nom évocateur de « *La Vache enragée* » (« *Down and out in Paris and London* »), sous le pseudonyme de George Orwell ; parallèlement, pour compléter ses revenus d'écrivain encore insuffisants, il réalise une enquête sur le chômage en pays minier qu'il publiera sous le titre « *La Route du quai de Wigan* » en 1937 (« *The Road to Wigan Pier* »). Pendant la guerre d'Espagne, il combat dans les rangs du POUM (*Partido Obrero de Unificación Marxista*, socialistes révolutionnaires) ;

3. <http://expositions.bnf.fr/utopie/cabinets/rep/bio/3.htm>

gravement blessé, il est réformé pendant la Seconde guerre mondiale et travaille pour la BBC tout en écrivant des essais politiques et en collaborant à des journaux et revues, dont une chronique au London Tribune.

Deux récits marqueront sa célébrité. Le premier, « La République des animaux » (« *Animal Farm* ») paraît en 1945 et propose, sous le prétexte d'une fable animale, une réflexion sur le pouvoir à travers une expérience d'autogestion des animaux de la ferme du Manoir, appartenant à Mr Jones. Lassés de la domination humaine, les animaux décident un jour, à l'appel de Major – un verrat très âgé sur le point de mourir – de se révolter. L'opposition est dirigée par deux porcs, Napoléon – politicien démagogue avide de pouvoir – et Snowball – un pur au grand idéal -, et elle est assez efficace pour chasser les hommes ; néanmoins, les hiérarchies réapparaissent très vite et le principe fondateur " Quatre pattes, oui ! Deux pattes, non ! " est rapidement oublié pour devenir : " Tous les animaux sont égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres. " A la fin du récit, les animaux sont trahis par quelques opportunistes, mais Orwell va plus loin : c'est aussi la passivité devant le pouvoir qui rend la dictature possible.

« 1984 », publié en 1949, se déroule, à Londres, capitale de la première région aérienne de l'Océania, puissance mondiale avec Eurasia et Estasia établie depuis 30 ans après plusieurs révolutions et un conflit atomique. Océania est dirigée par le Parti unique dont le chef est invisible mais dont les portraits sont partout : Big Brother. Trois slogans régissent cet univers : " La guerre c'est la paix ", " La liberté c'est l'esclavage ", " L'ignorance c'est la force " ; quatre ministères l'organisent – Vérité, Paix, Amour, Abondance -, et la population est répartie en trois classes – le Parti intérieur (les dirigeants), le Parti extérieur (les subalternes), les prolétaires (les ouvriers et les travailleurs vivant dans les taudis). Le conditionnement psychologique et la délation règnent en maîtres, à l'aide de télécrans et de micros, et la novlangue est là pour exprimer tous les concepts nécessaires. Winston Smith, le héros, a pour tâche, au ministère de la Vérité, de retoucher les journaux et les livres afin que les prévisions du Parti soient toujours justes. Apparemment docile mais intérieurement révolté, il écrit un journal, a une aventure avec Julia et des contacts avec un opposant. Il est arrêté et torturé avant d'être remis en liberté, totalement anéanti. Dans cette contre-utopie cinglante, Orwell

propose une réflexion sur la ruine de l'homme par la confiscation de la pensée et la prolifération de la technocratie.

Critiques de l'œuvre

Critique 1 : Henry Miller ⁴ :

« Je ne pense pas que votre raisonnement tienne debout, mais je l'aime énormément. Je ne crois un seul instant qu'on parviendra un jour à se débarrasser de la classe des esclaves, ou à se débarrasser de la misère. Ainsi si je voulais être dur et juste, je critiquerais votre attitude tout au long du livre et dirais que tout ce que vous avez enduré fut largement la conséquence de votre propre incapacité, de votre fausse « respectabilité » et de votre éducation anglaise. »

Critique 2 ⁵ :

Quand, en mars 1937, le livre fut publié et qu'un exemplaire arriva jusqu'à Barcelone, Orwell était dans les tranchées à proximité de Huesca. La première édition-club fut tirée de 43 960 exemplaires et il y eut deux nouveaux tirages, tandis que l'édition courante ne dépassa pas les 1 750 exemplaires. Gollancz fit ensuite une offre aux abonnés du Club du livre de gauche en leur proposant la première partie du livre pour un shilling, et en la présentant « comme l'une des meilleures armes pouvant éveiller les consciences du public ». Le bulletin interne du livre de gauche, en mai 1937, présenta le Quai de Wigan dans la même optique en rajoutant également :

« Mais quand Orwell montre dans la seconde partie du livre ce qu'il a en tête, il fait enrager jusqu'au plus pacifiste d'entre nous et alors nous affûtons nos arguments afin de réfuter ses conceptions erronées. »

4. In B. Crick , *George Orwell, Une vie*, Paris , Editions Points, 1984, p. 276

5. In B. Crick , *George Orwell, Une vie*, Paris , Editions Points, 1984, p. 279

Résumé

Près de 67 années après son écriture, se replonger au fond des mines du pays de Wigan, c'est s'interroger une nouvelle fois sur les crises qui ont secoué la première partie du vingtième siècle.

Car en 1936 et à l'aube de la seconde Guerre Mondiale, c'est bien une situation de crise dont il s'agit tant au niveau social que politique : C'est une période de remise en questions où les incertitudes sont nombreuses : Le chômage qui n'est jamais très loin... Les conditions de travail, la misère sociale (insalubrité des maisons, hygiène...), la méfiance développée pour le socialisme, en passant par la crainte d'une bourgeoisie sur le déclin qui voit ses frontières sociales se rétrécir avec le milieu ouvrier : voilà ce qui nous est présenté.... Orwell, en s'immergeant complètement au sein la classe ouvrière, essaie de mieux la comprendre : faire reonter à la surface les antagonismes de classes qui lui apparaissent insurmontables : Une société sans classes pourrait – t – elle exister ?

Plus d'un demi-siècle après son écriture, sortir des mines c'est aussi s'interroger inconsciemment sur les changements intervenus dans la société actuelle. Force est de constater qu'un tel document, aus si proche de la réalité des années trente, reste extrêmement pertinent pour notre époque au niveau économique, social et politique : Les années passent mais le socialisme se cherche toujours et reste en proie à des difficultés majeures qu'il lui faudra résoudre pour s'imposer : Que Tony Blair retourne à ses lectures !

Les personnages

Les caractéristiques des personnages nous sont données dans le premier chapitre. La scène se passe chez les Brooker. Dans leur maison, ils ont installé un logement et un petit magasin où l'on vend des tripes. : Logent ainsi quatre personnages et Georges Orwell

- M Reilly, le mineur écossais
- Deux vieillards
- Un chômeur

Mme Brooker est impotente, malade : son visage est large, inquiet et d'un jaune éteint. Mineur de métier, Mr Brooker est frêle de charpente, il a l'air revêché. Il s'occupe de faire tourner la boutique : Dans la pension, c'est à lui que reviennent le ménage et la cuisine (nourriture immonde : « tartines qui portaient l'emprunte du pouce noir ... ») Par ailleurs, il n'aime pas faire à manger : C'est une « occupation de femmes » qui l'agace au plus haut point : Il sert pourtant le repas des autres pensionnaires (Orwell n'a jamais eu le loisir de se servir). A une certaine époque, les Brooker ont été tenanciers de bar, mais leur licence leur a été retirée pour cause de jeux illicites.

Les enfants des Brooker : Certains d'entre eux sont au Canada. Seul le fils est resté : Il a une femme et deux enfants. Cette dernière fait le plus gros de la cuisine, aidé par Emmie qui est la fiancée d'un autre fils qui habite Londres. Emmie travaille dans une filature pour un salaire de misère. Elle est comme enchaînée à la maison des Brooker.

M Reilly est un mécanicien qui travaillait dans une des houillères. Il est très vite lassant, il épluche les journaux. C'est un écossais qui a eu un accident du travail et qui a du attendre des heures avant d'être sauvé... Moyennant quoi, il a touché une indemnité de 500 livres. C'est un grand gaillard d'une quarantaine d'années, doté d'une certaine prestance avec ses cheveux poivres et sel qui lui donnent plus l'allure d'un sergent-major que d'un mineur ;

Les deux vieux pensionnaires : Ils ont été chassés de chez eux par le test du Mean Test. Ils touchent une allocation de 10 shillings et leurs lits sont sous les combles. L'un d'eux souffre d'un cancer. Il est alité et ne sort que pour aller chercher son allocation - chômage... Le second, Jack, a 68 ans. C'est un ancien mineur. Il est vif, intelligent, amical, ne demande jamais rien : Il ne se souvient que de sa jeunesse. Les deux vieux pensionnaires ont été assurés dans une société à six pence la semaine

Joe est un rat de bibliothèque âgé de 43 ans, mais il n'en fait que 28. C'est un chômeur célibataire qui dévore les journaux. Il a l'air perdu, son visage est rond et enfantin. Il ressemble plus à un petit garçon mal tenu qu'à un adulte. Il a un faible pour les expressions ronflantes. Il prend ses repas à l'extérieur et touche 15 shillings par semaine...

Hormis ces personnages, on voit souvent défiler chez les Brooker une clientèle passagère: des voyageurs de commerce, des saltimbanques, et des placeurs de journaux dont les conditions de travail sont déplorables.

Bien que les conditions soient précaires, rares sont les locataires qui se plaignent (seul un Cockney a osé émettre des critiques à l'encontre de la maison) contrairement aux Brooker qui eux se lamentent pendant des heures sur leur sort. Un certain fatalisme ? Une certaine résignation ? Ainsi, les rapports sont tendus au sein de cette maison : Les Brooker ne supportent ni les vieillards, ni l'Ecossais qui est tout le temps à la maison... De toute façon, ils ont toujours quelque chose à reprocher à leurs locataires, qui ne sont pas « des Messieurs du Commerce » Les logeurs haïssent ceux qu'ils hébergent et les locataires ne se sentent pas chez eux.

Au fil de la lecture, on a l'impression que les personnages qui sont décrits dans ce premier chapitre sont des exemples symptomatiques de la société anglaise au début du vingtième siècle. Des habitants très pauvres, prisonniers du système économique (maladie, accident du travail, chômage...) et qui luttent pour survivre.

Idéologie

Le quai de Wigan peut s'apparenter à une autobiographie de Georges Orwell : En déterminer l'idéologie revient donc à s'attacher directement à son auteur.

Le livre a été écrit en 1936, soit trois ans avant la Seconde Guerre Mondiale. Hitler était au pouvoir depuis 1933 et le fascisme menaçait le monde.

D'où vient Orwell, quel est son parcours

Orwell était vers 17-18 ans *un petit poseur snob et révolutionnaire qui n'hésitait pas à se parer de la qualité de socialiste*⁶. C'est ainsi qu'il se présente alors qu'il fréquente une « public school » assez cotée et qu'il est confronté à de jeunes fils de bourgeois. Il parle de cette époque comme d'une période révolutionnaire où les jeunes bourgeois se révoltaient contre leurs aînés au patriotisme exacerbé et qui avaient sacrifié leurs fils à la guerre de 1914. Orwell possédait des idées socialistes mais se démarquait de l'ouvrier dont il n'avait entendu que du mal pendant sa jeunesse. D'un point de vue matériel, il était issu de la classe moyenne inférieure – supérieure, ce que l'on peut appeler « le bas du haut. » ... «*Position voisine des pauvres blancs qui vivent avec les noirs*⁷ » précise-t-il.

A l'âge de 20 ans, il part travailler pendant cinq années dans la police impériale en Birmanie et se sent profondément coupable de sa situation professionnelle et personnelle : Il dénonce alors l'ingérence et l'impérialisme de l'Angleterre en Inde. Profondément marqué par ce qu'il a vu, il rentre en Angleterre déprimé. Il est alors convaincu que toute réussite sociale participe à la violence contre les opprimés⁸. Il choisit alors son camp : celui des opprimés, des ouvriers. L'arrivée d'Orwell sur la scène littéraire est survenue à un moment où, de droite comme de gauche, bien des créateurs envisageaient leur époque comme étant celle de la fin d'une civilisation.

6. G. Orwell, *Le quai de Wigan*, Paris, Edition Ivrea, 1995, p. 157

7. G. Orwell, Op. Cit. p. 140

8. G. Orwell, Op. Cit. p. 166/167

Un journaliste, un homme de terrain

Orwell agissait en homme de terrain : Son travail avec les mineurs en est un parfait exemple. Dans la première partie de son essai, Orwell décrit plus qu'il n'analyse les conditions de vie de la classe ouvrière en 1936 (On sait comment vivent les ouvriers, avec combien d'argent par mois...) L'aide de statistiques officielles lui permet de se détacher du parti pris. On a pourtant l'impression que cette observation reste à sens unique : En effet que pensent les ouvriers ? Cette description renforce la valeur du raisonnement de la seconde partie du livre. C'est en côtoyant les mineurs qu'il réalise un véritable travail d'immersion... « En effet, avant de se déclarer pour ou contre le socialisme, il convient de déterminer si l'état des choses actuel est tolérable ou intolérable. ⁹ » Il se place d'abord en observateur objectif même si parfois on peut se demander si certains faits ou événements ne sont pas amplifiés, ou dramatisés pour permettre de justifier dans la seconde partie de son livre l'idéologie qui en découle (n'oublions pas que nous avons affaire à un livre de commande). Alors, un journalisme où le lecteur est orienté ? Le style relativement neutre dans la première partie du livre, fait place à un style plus pamphlétaire par la suite et le lecteur bourgeois- auquel il s'adresse est violemment pris à partie dans la deuxième partie. L'utilisation du « je » renforce cette impression où l'on sent Orwell exposer ses arguments idéologiques, sociaux et moraux.

Orwell reconstitue aussi la mémoire des ouvriers en analysant de nombreux aspects de leur vie : Il ne s'attache qu'à un petit nombre de personnes, comme les Brooker... n'est-il pas un conteur-né qui sait capter les détails accrocheurs et faire accéder ses personnages réels à une dimension supérieure ? On peut parler à ce sujet d'universel – singulier. En rattachant l'injustice sociale à l'échelle de l'homme, Orwell crée un véritable effet de prégnance : Le lecteur, pour peu qu'il soit conscient peut se représenter la misère décrite.

9. George Orwell, Op. Cit. P 135

L'étude des classes

Orwell a pris conscience que les classes sociales existent et il les définit. La classe moyenne est condamnée et Kipling en est le symbole ¹⁰. La classe moyenne est composée pour une partie de personnes dites « au maintien fier et à la bourse plate » qui méprisent la classe ouvrière dont les représentants « sentent ». Sentent mauvais bien évidemment. C'est un préjugé de classe véhiculé par la famille bourgeoise dont Orwell s'est débarrassé difficilement. Il rappelle maintes fois à la classe moyenne si méprisante qu'elle se situe à la frange du prolétariat. Pour Orwell, les répulsions physiques séparent les êtres d'une manière infiniment plus violente que les barrières de classes ¹¹. Il en donne des exemples qui se situent dans son enfance. Il existe une certaine haine de classe, une haine de la haute société envers l'ouvrier. Cependant, elle tend à diminuer depuis la Grande Guerre et certains journaux tempèrent leurs propos pour se préserver des foudres de la classe ouvrière, ce qui n'empêche pas certains « écrivains » de se comporter en parfaits réactionnaires. Pour Orwell, les classes sociales empêchent toute communication : ce sont des aquariums que l'on ne peut franchir, mais abolir les classes d'un autre côté, c'est en quelque sorte, perdre de sa personnalité, de son éducation, de ses goûts de sa morale ... Orwell souhaite pourtant l'abolition des distinctions de classes. Elle se fera dit-il « naturellement lorsqu'après des luttes communes, la classe ouvrière et la classe moyenne auront instauré le socialisme. »

Pourquoi le socialisme ?

Orwell pense que le socialisme appliqué à l'échelle mondiale peut répondre aux maux de la société. Il fait donc appel au petit bourgeois pour la mise en place d'un socialisme du possible, moral et humain Il est urgent de socialiser tout cela nous dit – il, car la classe moyenne comme la classe ouvrière est touchée par la crise. C'est aux intellectuels de faire le premier pas.

Pourtant, s'il est convaincu que le socialisme offre une issue, il constate toutefois qu'il perd du terrain là où il devrait en gagner et qu'il recule au profit du fascisme. (Le livre a été écrit à l'époque de la Guerre d'Espagne).

10. George Orwell, Op. Cit. p. 136.

11. B. Gensane, *George Orwell, Vie et écriture*, Nancy, Presse Universitaire de Nancy, 1994, p. 200

Plusieurs raisons à cela. D'une part, il rend responsable la propagande (on dirait aujourd'hui la communication), puis fustige certains militants socialistes « qui sont des individus soit végétariens, portant des chemises pistaches et des sandales » donc des originaux ou des excentriques, soit des individus doctrinaires qui « voudraient que le monde soit organisé comme un échiquier ».

Troisième raison : le concept de socialisme est indiscernable de celui de machinisme et cela fait peur. Orwell est très critique vis à vis du progrès technique qu'il considère comme un amollissement de l'être humain. Il oppose le travail de la machine au travail manuel qu'il qualifie de créateur. Il dénonce l'amalgame que fait l'homme de la rue entre socialisme et le concept « progrès- machine- Russie. » Orwell est un anti-stalinien de la première heure.

Mais le machinisme ne saurait être une raison valable pour laquelle on pourrait s'opposer au socialisme. Le machinisme est facteur de progrès s'il est bien utilisé -il par conclure. Cependant il tempère son jugement en mettant en garde contre la société de consommation qui en découle. Orwell est partisan d'une civilisation où le progrès devrait être reparti de manière équitable et intelligente.

Sentant venir les problèmes futurs (guerre mondiale), Orwell voit dans le socialisme l'unique moyen de s'en sortir. Il critique les intellectuels qui se tournent vers le fascisme et l'intelligentsia de gauche dont les idées ne sont qu'une façade. Cependant, pour bien faire il faut humaniser le socialisme qui doit devenir un mouvement populaire regroupant classe ouvrière et classe moyenne.

Dans son essai, George Orwell effectue la synthèse des exigences politiques et artistiques. Le Quai de Wigan est à la fois un mélange de journalisme, d'autobiographie, de fiction, d'idéologie, d'esthétique pure. Selon Bernard Gensane, Orwell applique le principe selon lequel si le vrai n'est pas forcément vraisemblable, l'inverse peut l'être : c'est le talent¹².

12. B. Gensane, Op. Cit. P 95

Etude thématique

Le « Quai de Wigan » est divisé en deux parties. Tout d'abord, Georges Orwell nous dresse un portrait de la société anglaise industrielle en 1936 en s'attachant particulièrement à la classe ouvrière du Nord. Il s'agit d'une étude sociale et d'une étude de mœurs. C'est dans le Nord que se trouve toute l'horreur de l'industrialisme : « L'horizon est bouché par des montagnes grises et déchiquetées. Sous les pieds, il n'y a que la boue et les cendres : il n'y a pas de végétation. Sheffield est une ville de 500 000 habitants qui pue, il y a beaucoup d'usines. Il n'y a rien d'autre à voir que la mort, et pourtant de cette sinistre tristesse ¹³, on s'est accommodé. »

Le travail au fond de la mine (chapitre 2)

C'est à deux pas de ces villes que l'on découvre les mines où les conditions de travail sont extrêmement pénibles. Il y fait très chaud, c'est poussiéreux, et les mineurs travaillent dans un minimum d'espace. Le travail y est dangereux. « Tous les ingrédients du satanisme¹⁴ sont réunis et les mineurs qui ont un physique solide font preuve d'une résistance incroyable. Il est difficile de leur donner un âge. Ils présentent tous le même aspect. »

Le front de taille n'est pas au pied de l'ascenseur qui descend dans la mine ¹⁵, mais à des miles de ce même ascenseur : il y a même jusqu'à huit kilomètres à parcourir, ce qui rend le travail d'autant plus pénible... ce n'est pas un trajet accessoire et il n'est pas comptabilisé dans la journée de travail qui dure au final plus de 9 heures (avec le trajet.)

Les accidents du travail sont dus à l'explosion de gaz ¹⁶ toujours plus ou moins présent dans l'atmosphère du puits de la mine : ces accidents font des centaines de morts. Cependant, d'autres tragédies surviennent à cause d'éboulements, de chutes de toits, ou de chute de cages. Il faut savoir que ces accidents sont parfois liés à des cadences de plus en plus infernales (temps de travail pour l'étayage pas assez important).

13. George Orwell, op. Cit. P 20

14. George Orwell, op. Cit. P 25

15. George Orwell, op. Cit. P 29

16. George Orwell, op. Cit. P 52

Le chômage (chapitre 5)

L'influence du chômage sur le comportement de toute personne est indéniable. Ce qui intéresse Orwell, ce sont les effets du chômage sur le psychisme des individus en tant que tel et en tant que membre de la collectivité. Plusieurs solutions s'offrent au chômeur pour affronter cette réalité. On lui propose ainsi des « centres d'occupations utiles » où diverses activités lui sont proposées mais qui n'ont pour effet que de le détourner des véritables problèmes ¹⁶.

Les anglais dans l'ensemble ont pris conscience de la réalité du chômage, et culpabilisent moins les chômeurs qu'ils traitaient facilement de « fainéants ».

La misère n'est plus forcément honteuse, tout le monde est logé à la même enseigne. Des populations entières ont pris des abonnements au P.A.C tout en restant dignes : un ouvrier ne s'effondre pas du jour au lendemain comme quelqu'un de la classe moyenne : le chômeur n'est pas exclu de la société des humains. ¹⁷ Les statistiques officielles dénombrent 2 millions de chômeurs, ce qui est une réelle sous-estimation : il y a 6 millions de chômeurs vivant de l'allocation du chômage auquel il faut rajouter les personnes dont le salaire ne leur permet pas de vivre décemment, les indigents : soit au total 10 millions d'anglais. ¹⁸ On remarquera que les chômeurs perçoivent de moins en moins d'argent en fonction de l'avancement de leurs situations : c'est l'équivalent de l'allocation unique dégressive. En moyenne, une famille de chômeurs dispose de 30 shillings par semaine et chaque individu ne dispose que de 6 à 7 shillings pour les dépenses de première nécessité.

De plus, la pauvreté est une notion disparate. Elle n'est pas la même dans le Nord que dans le Sud et même dans des villes comme Liverpool, les mendiants se font rares : tout le monde a un foyer potentiel. Cependant, le sort du chômeur célibataire est un vrai cauchemar...

16. George Orwell, op. Cit. P 94

17. George Orwell, op. Cit. P 99

18. George Orwell, op. Cit. P 84

Parce qu'il habite dans une *lodging house*, qui n'est qu'une sorte de refuge, on le retrouve la journée par exemple dans des cinémas ou des bibliothèques où il peut se chauffer(locataires des Brooker où séjourne George Orwell)

Le Logement (chapitre 4)

Le logement²⁰ est en crise. Il n'y en a pas assez pour satisfaire la demande et les gens acceptent n'importe quoi pour avoir un toit sur la tête. C'est de la résignation et tous s'accrochent à leurs taudis. Ils ont peur de connaître une situation plus préc aire encore. Tant que la pénurie durera, on ne pourra que condamner ces maisons, mais en aucun cas, on ne peut les détruire tant que le locataire n'a pas trouvé une autre solution. Ces maisons se dégradent de jour en jour.

D'autre part, les propriétaires contrairement à l'idée reçue, ne sont pas de gros exploiters mais sont le plus souvent de vieilles femmes avec peu de revenus.²¹ Les maisons sont aussi sur-occupées, ce qui pose des problèmes de cohabitation aux familles. Les conditions de vie extrêmes n'incitent guère au respect de soi – même. L'état de la maison est fonction du nombre d'enfants qui y habitent. Ces maisons sont plus sales à l'étage qu'au rez de chaussée.

Et pourtant, de cette misère se dégage une certaine fierté : c'est le cas de la crasse, par exemple : le mineur est fier de revenir de son travail, noir de la tête aux pieds. Orwell nous propose une description circonstanciée du mineur qui se lave. Il observe avec émotion la femme qui nettoie le dos de son mari, épisode rituel de la vie du couple. Le mineur sait se laver comme il sait travailler. Quand le prolétaire sent mauvais, c'est qu'il est victime d'un système ou de circonstances..Le manque d'hygiène est souvent lié à l'absence de salles de bains.

Mais ce n'est pas l'état de déla brement extrême : il y aussi cas fameux parcs à roulettes²² qui concernent 1000 individus sur Wigan.

20. George Orwell, op. Cit.59

21. George Orwell, op. Cit. 65

22. George Orwell, op. Cit. 69

Ce fléau touche les grandes villes du Lancashire, soit des dizaines de milliers de personnes : ces roulottes sont en fait des autobus sans roues et montées sur des cales de bois. Elles peuvent avoir aussi l'apparence de charrettes bâchées. Et ce n'est pas sans conséquence sur l'hygiène des enfants étant donné qu'il n'y a pas de sanitaires qui méritent ce nom. Pourtant bien que les conditions de vie soient lamentables, les gens sont résignés. Ils ont renoncé à tout espoir de retrouver un logement convenable. Cette crise du logement ne date pas de 1936, en revanche c'est un bon cheval de bataille pour les politiciens qui éludent ainsi les vrais problèmes : comme s'il fallait supprimer les taudis pour supprimer la misère. La reconstruction des villes ne se fait pas de la même manière partout : il y a un manque d'argent et de terrains. Les constructions se font donc dans la lenteur. Toutefois, on assiste à un certain mieux, avec l'apparition à la périphérie de lotissements municipaux²³ qui ne sont qu'un alignement de maisons de briques rouges, toutes identiques. Leurs loyers sont plus onéreux mais elles offrent plus de confort que les taudis. Les magasins sont moins bon marché et moins nombreux qu'au centre ville. Les commerçants indépendants sont floués et on privilégie les succursales. Les maisons, plus grandes, présentent l'inconvénient d'avoir besoin de plus de chauffage et les mineurs ne sont pas toujours satisfaits. Ces reconstructions manquent d'âme et la réglementation municipale empêche toute personne d'arranger ces logements comme bon lui semble. Il n'y a plus guère de pubs et les seuls qui subsistent sont hors de prix.

Alimentation (chapitre 6)

Le régime alimentaire est quelque chose de très important pour les chômeurs. Le budget alimentaire d'un chômeur touchant 32 shillings fait apparaître des choix drastiques²⁴ dans les achats en privilégiant certains produits plutôt que d'autres : la literie est réduite à sa plus simple expression, tout comme les dépenses alimentaires. Il faut donc aller à l'essentiel, et pour peut que l'on soit chômeur et que l'on ne bénéficie du P.A.C, cela n'est pas sans conséquence sur la diététique :

23. G. Orwell, op. Cit.76

24.G. Orwell, op. Cit. 105

Moins on a d'argent, moins on a tendance à acheter le nécessaire. Quand on est chômeur, « on désire juste manger ce qui a un peu de goût », même si c'est néfaste à la santé. Il s'en suit généralement une dégénérescence physique ²⁵ : à trente ans, les mineurs ont bien souvent perdu leurs dents et on relève dans la classe ouvrière un taux de mortalité infantile important.

25. G. Orwell, op. Cit.108

La seconde partie du livre peut – être divisée en trois parties distinctes.

Les différentes classes :

Le système de classes sociales anglais a pour caractère essentiel de ne pouvoir s'explicitier qu'en terme d'argent²⁶. En fait, il s'agit d'une stratification par la fortune sur lequel vient se greffer un système de castes qui prend en considération le poids de la tradition : On hérite ainsi d'un certain prestige social qui a d'avantage de signification que l'argent lui-même. C'est ce que l'on appelle une distinction native.

La classe moyenne inférieure - supérieure d'où est issu George Orwell a connu son apogée dans les années 1880 et est « condamnée » en 1936. Membre de la classe intermédiaire, l'auteur se voit comme un intercesseur, puisque comme tous les petits bourgeois il n'a rien à perdre si ce n'est son anglais standard. ²⁷

La classe moyenne regroupe toute une catégorie de professions intermédiaires ²⁸. La richesse de ses membres n'étant qu'apparente, le départ aux Indes s'imposait comme un moyen de redorer son blason et de bénéficier des avantages locaux. Mais il faut chercher plus loin la véritable fonction de cette classe qui s'apparente à une fonction d'amortisseur. La classe moyenne considère les ouvriers souvent comme des sous-hommes et elle les dénigre très facilement : ils sentent, cette saleté est inscrite dans leurs gènes. Et tous ceux qui ont une éducation bourgeoise pensent ainsi... Mais tout est question d'éducation que l'on inculque aux enfants... . Nous assistons ainsi à une haine de classes qui est tempérée par les médias qui tiennent à se ménager les faveurs de la classe ouvrière, bien que des journalistes comme Saintsbury se comportent en véritables réactionnaires : « les chômeurs doivent en baver le plus possible » ²⁹

26. G. Orwell, op. Cit. P 136

27. B Gensane, op. Cit. P 39

28. G. Orwell, op. Cit. P 137

29. G. Orwell, op. Cit. P 149

Ce que nous avons évoqué précédemment est ce que l'on peut appeler des préjugés de classe, et en 1936, ce n'était pas une chose nouvelle : C'est ce qu'a développé Orwell en Birmanie³⁰ en trouvant les représentants des basses classes anglaises plus repoussants que les indigènes de Birmanie. Cette attitude changera suite à son analyse sur l'ingérence de l'Angleterre. Il développera ainsi une certaine haine de l'impérialisme et quittera définitivement la Birmanie. Pour se purger de tout sentiment de culpabilité, il écrira sur les plus démunis en partageant un temps leurs conditions de vie. C'est là qu'il se débarrassera de ses propres préjugés.

Cependant Orwell pense que les différences de classes sont insurmontables : On peut vivre avec des clochards³¹ mais on ne s'improvise pas ouvrier. Il faut savoir travailler et les barrières sociales se dressent entre les personnes comme des murs qu'il est difficile de franchir. Mais abolir les particularismes de classes, c'est perdre un peu de sa personnalité et de sa culture : ce qui pose problème³².

Finalement, ces distinctions de classes ne peuvent pas s'effacer : les conditions économiques et natives des personnes sont là pour nous le rappeler : On n'échappe pas à sa classe d'origine.³³

L'intelligentsia ouvrière est composée de deux types d'individus³⁴ : d'un côté, il y a celui qui reste égal à lui – même et qui continue d'occuper les mêmes fonctions et de l'autre celui qui a poursuivi des études et qui a touché des bourses lui permettant de s'élever dans la société. Quoiqu'il en soit, dit Orwell « c'est une mauvaise jungle et les opinions qui y poussent ne sont qu'une façade ; » Le bourgeois et le prolétaire ne peuvent se rencontrer que par la guerre ou par le conflit social³⁵.

30. G. Orwell, op. Cit. P 159/160

31. G. Orwell, op. Cit. P 173

32. G. Orwell, op. Cit. P 181

33. G. Orwell, op. Cit. P 253

34. G. Orwell, op. Cit. P 184

35. G. Orwell, op. Cit. P 187

Le socialisme

Les années 1930 sont très difficiles pour tout le monde : Le socialisme n'arrive pas à s'imposer, il recule même : Pourquoi perd-il de l'attrait ? A cause de ses méthodes de propagande. Ainsi la pire publicité que se fait le socialisme est celle que se font ses adeptes ³⁶. Les théories socialistes ne touchent que les classes moyennes, et les socialistes s'accrochent à leur prestige de classe. De son côté, la classe ouvrière ne comprend pas toutes les implications du socialisme. Faut-il se tourner vers le communisme ? Le jargon qui y est employé est compliqué ³⁷. Le socialiste ouvrier, qui voit dans le socialisme la fin de la tyrannie n'est pas calé en domaine de doctrines, il profère ainsi des hérésies.

Pour les socialistes, la révolution n'est pas un phénomène de masse, mais une réforme que les gens d'en haut imposent aux basses classes ³⁸ mais en même temps ils attaquent la bourgeoisie dont ils font partie.

Enfin, Orwell dresse un portrait peu flatteur des socialistes qui n'attirent que les esprits médiocres ou même inhumains : D'un côté « nous avons le socialiste travailleur et à la tête vide : il veut supprimer la misère sans comprendre ses implications et d'autre part, le socialiste qui veut supprimer la misère de toutes les manières possibles mais qui se sert de cette misère pour ses propres intérêts ³⁹ » En brossant ce tableau pessimiste, Orwell précise cependant qu'il se fait l'avocat du diable. Une certaine ambiguïté quand même. Il se met dans la peau de l'homme de la rue qui a peur que le socialisme s'attaque à sa propre personne ou redoute la révolution ⁴⁰ qui précède son avènement. Cet homme ne peut être que réfractaire à cette doctrine. Il faut humaniser le socialisme.

36. G. Orwell, Op .Cit. P 194

37. G. Orwell, Op .Cit . P 198

38, 39. G. Orwell, Op .Cit . P 203

40. G. Orwell, Op .Cit. P 209

Une autre raison pour laquelle le socialisme bat de l'aile c'est que sa doctrine se confond avec le machinisme ⁴¹. Donc, se poser la question de la mise en place du socialisme revient aussi à s'interroger sur le machinisme : Le socialisme, tel qu'il est présenté, charrie avec lui l'idée d'un progrès mécanique comme une fin en soi. Ce monde rêvé serait donc fonctionnel mais inquiétant.. Il est donc logique de s'attaquer à la machine comme on s'attaque au socialisme. C'est ce que fait Swift ⁴².

L'auteur est très critique vis à vis du progrès technique qui contribue à l'affaiblissement du caractère de l'individu et à la disparition du courage qui est une valeur noble. « Pourquoi se déplacer en automobile alors que le cheval existe ? Ou pourquoi travailler le bois avec la machine alors qu'on peut le faire à la main ? » Même si dans un premier temps, la machine peut nous épargner du travail en permettant à l'homme de se divertir, consent Orwell, une mécanisation à outrance barre toute possibilité de travail et l'homme perd ainsi sa raison d'être... la vie est vécue est terme d'efforts, et sans effort ⁴³, l'homme n'est rien : « l'homme n'est pas un estomac vide sur pattes ». Une vision un peu conservatrice de la société.

Il est alors légitime de se poser la question suivante : Si la machine pose tant de problèmes, le retour en arrière est – il une solution ? Non, répond l'écrivain car il y a un juste milieu à trouver entre l'Etat Naturel et l'Etat Mécanisé ⁴⁴. Donc il ne faut pas s'opposer au machinisme ni au socialisme (qui tend à se confondre malheureusement avec le machinisme), c'est irréaliste. Il en profite pour faire la relation entre socialisme machinisme et société de consommation ⁴⁵ où les produits sont stéréotypés et de mauvaise qualité et conclut que si les gens sont aussi hostiles au socialisme c'est qu'ils font encore l'amalgame entre progrès technique machine et Russie ⁴⁶.

41. G. Orwell, Op .Cit. P 211

42. G. Orwell, Op .Cit. P 214

43. G. Orwell, Op .Cit. P 218

44. G. Orwell, Op .Cit. P 235

45. G Orwell, Op .Cit. P 230

46. G. Orwell, Op .Cit. P 234

Le fascisme, un monde de lapins gouverné par les furets.

Le fascisme est une odieuse tyrannie qui lorsqu'elle prend le pouvoir s'y maintient. En 1936, le fascisme intellectuel gagne du terrain car d'une part le socialisme est présenté de manière maladroite, et d'autre part, le communisme fait peur : le marxisme impliquerait la mort de la société occidentale⁴⁷. Mais ce ne sont pas les seuls arguments, car le fascisme qui veut se présenter également sous des atours humanistes séduit ceux qui ont un penchant pour l'ordre, la discipline, et la défense de la civilisation, comme la défense de la chrétienté contre les barbares. Qui favorise l'avancée du fascisme ? Les socialistes d'une part et les communistes d'autre part : Ces derniers saborderaient la démocratie⁴⁸.

Compte tenu de la tension existant en 1936, Orwell pense qu'il est urgent de lutter contre ce fascisme. Il déplore que des intellectuels de gauche se sentant attaqués, se tournent vers le fascisme⁴⁹. Il faut que la classe ouvrière et la classe moyenne se retrouvent autour les valeurs identitaires du socialisme qui sont pour lui la justice et la liberté. Il pense même qu'il faut associer le plus grand nombre d'individus sans distinction de classe⁵⁰. Des compromis sont possibles entre les socialistes et les communistes, mais il est important de se débarrasser de ses fanfarons et de ses traîtres (bolchévicks de salon⁵¹).

Tout le monde doit gagner de la victoire socialisme. Les prolétaires, les bourgeois, doivent travailler dans un intérêt commun, et pour cela les préjugés de classes doivent disparaître.⁵²

47. G Orwell, Op .Cit. P 229

48. G Orwell, Op .Cit. P 240

49. G Orwell, Op .Cit. P 237

50. G Orwell, Op .Cit. P 255

51. G Orwell, Op .Cit. P 248

52. G Orwell, Op .Cit. P 258

Les Virtuoses

« Les virtuoses » est un film réalisé par Mark Herman. Il décrit le malaise existant en Angleterre dans les années 1980, période de récession économique où les mines ferment les unes après les autres. Il s'agit d'un constat social. Même s'il apparaît alarmant dans une première approche, Mark Herman ajoute une touche gaie qui contrebalance la morosité sociale ambiante. L'étude des classes sociales est présente et les conditions de travail dans la mine même si elles ne sont pas clairement dépeintes, existent dans le discours et le comportement des mineurs.

A. Un réalisme social grinçant

Nous sommes dans une situation de co-présence : C'est à dire un pessimisme « évident » toutefois teinté d'une certaine gaieté: c'est un bonheur paradoxal. Les mineurs éprouvent un certain plaisir à faire de la musique ensemble tout en ayant conscience de leurs situations professionnelles délicates. Les mines ferment les unes après les autres. Pour Grimley l'heure est proche. C'est un effet de la politique de Margaret Thatcher. Le moral est au plus bas, pourtant Danny, le chef d'orchestre s'évertue, avec une réussite incontestable à diriger coûte que coûte la fanfare issue de la mine. Après des mésaventures dramatiques comme la fermeture de la mine ou l'hospitalisation de Danny, la fanfare se retrouve à Londres pour la finale du concours où les musiciens sortent victorieux. C'est là que se situe le paradoxe car les mineurs emplis du bonheur de leur victoire se savent condamnés par le système économique.

Finalement, en plein thachérisme, on peut se poser la question de la médiatisation des conflits ouvriers. La victoire de la fanfare est symptomatique. Devant la bourgeoisie londonienne, les problèmes des mineurs sont exposés. La foule est incrédule. Il a fallu que cet orchestre gagne pour que tout le monde prenne conscience des implications du libéralisme. Des applaudissements se font entendre. Quelle signification peut – on leur donner ? Une certaine admiration pour le courage des mineurs et la dernière victoire de Grimley ? Car il ne faut pas oublier que ce sont les mêmes qui dans un premier temps applaudissent et compatissent à la douleur exprimée et qui dans un second temps s'attachent à défendre les privilèges de leur classe sociale . Il y aurait donc une certaine hypocrisie de la part du public. En ce sens, le statut de l'ouvrier n'a guère évolué depuis les années 1930 : la bourgeoisie

considère l'ouvrier comme un être utile qui doit rester dépendant d'elle et sur lequel on peut s'apitoyer de temps en temps quand la situation est trop dramatique en organisant à la rigueur des galas de charité...A condition qu'il se plie à l'ordre du libéralisme...

Le film nous propose une synthèse des problèmes auxquels est confrontée la classe ouvrière : Endettement, vie gâchée et humiliation. L'espoir auquel se raccrochent parfois les mineurs est symptomatique : Les pubs, par exemple, où de nombreux karaokés se déroulent le samedi soir et où chacun se prend pour une star devant le micro et entretient l'espoir d'être repéré par un agent ⁵³. En 1936, comme nous le précise Georges Orwell, certains ouvriers n'avaient pas d'autres perspectives pour s'en sortir que les paris et les jeux.

Cet orchestre peut être assimilé à une petite « organisation » issue de la mine avec ses propres caractéristiques et rituels, comme le départ en bus... On pourrait presque parler à ce sujet d'une certaine cérémonie ...

B. L'étude des classes sociales

Le travail à la mine de Grimley permet à plusieurs classes sociales de se côtoyer. D'une part, les mineurs qui appartiennent à la classe ouvrière et d'autre part des représentants de la classe moyenne : elle pourrait jouer le rôle d'amortisseur, comme dirait George Orwell : *C'est sur eux que la Haute Bourgeoisie vient se défaire...*⁵⁴

Les ouvriers se retrouvent toujours entre eux, autour d'une bière, partagent la même passion pour la musique au sein d'une fanfare qui accompagne leur vie et leur fait oublier leurs déceptions. Ils fonctionnent presque de manière autonome et il est difficile de s'en faire accepter, mais Gloria réussira : elle est née à Grimley, revient au pays pour étudier, à la demande de la direction, un plan de sauvetage de la mine. Elle n'appartient plus au monde ouvrier et on le lui fait sentir. Elle se fait accepter grâce à sa virtuosité de musicienne(son grand-père jouait déjà du cornet dans l'harmonie et était proche de Danny, le chef d'orchestre) puis se fait rejeter brutalement quand les mineurs apprennent qu'elle travaille pour la direction, cela malgré une idylle naissante avec Andy, fils de Danny. La communication entre les classes est difficile comme le soutenait Orwell.

53. Nik Cohn, « Anarchie au Royaume-Uni », Editions de l'Olivier, 2000, page 210

54. George Orwell, op. cit. P 139

L'évolution des personnes au sein des différentes classes nous est aussi décrite. C'est le cas par exemple des syndicalistes. Orwell analyse l'intelligentsia ouvrière⁵⁵. Selon lui, il y a deux types d'individus : celui qui reste *le même* et qui travaille et celui qui touche des « bourses » qui lui permettent de gravir les marches de la société et de sauter d'une classe à l'autre. Cela est peut-être le cas de Gloria qui a réussi à s'élever socialement, à faire des études pour travailler pour la direction. En tout cas, qu'il s'agisse de Gloria ou des syndicalistes on assiste bien à une fracture entre l'intelligentsia et les ouvriers qui ont le sentiment d'être trahis.

« *Quand la décision de fermer la mine a-t-elle été prise ?* » demande Andy à Gloria
« *Tu couches avec l'ennemi* » dit-on à Andy...en parlant de Gloria.

Autre point important : Orwell nous décrit le bourgeois méprisant vis à vis de l'ouvrier : C'était la situation en 1936. Et force est de constater que la situation n'a guère évolué. L'ouvrier est bien quelqu'un qu'on manipule et qu'on ne respecte pas : L'étude pour la survie éventuelle de la mine n'a aucune utilité puisque la décision de fermeture a été prise bien avant la venue de Gloria. On propose également aux mineurs des sommes importantes pour fermer la mine ce qui contribue à les diviser. Les dirigeants sont d'une indifférence insoutenable vis à vis des conséquences de la fermeture et ne se préoccupent absolument pas de l'avenir des mineurs. Pourtant, selon le rapport effectué par Gloria la mine peut être rentable. Alors pourquoi ce rapport alors que les jeux étaient faits bien avant : « La décision de fermer la mine a été prise quand tu étais étudiante » dit-on à Gloria qui se rebelle. Pour tromper l'ennemi. L'ennemi étant le mineur, mineur qui n'est pas forcément dupe. Combat de classe comme dirait Orwell. En 1936, on parlait de haine de classe. Aujourd'hui on parlerait plutôt d'indifférence, de totalitarisme des classes dirigeantes : pour elles, la fin justifierait les moyens.

55. George Orwell, op. cit. P 184

Quant aux syndicalistes, ils ont l'impression d'être mal compris. Ils n'ont plus la confiance des mineurs. Trop de combats perdus, trop de mines fermées, pas assez d'intransigeance face au patronat ? « Les ouvriers érudits ne travaillent pas de leurs bras. Ils sont dans l'intelligentsia littéraire, travaillent au parlement. C'est l'occasion de tromper leur monde. » disait Orwell dans le quai de Wigan⁵⁶. Est – ce pour autant le cas des syndicalistes dépeints dans le film ? Sont-ils trop compliqués comme les socialistes des années 30 ? En tout cas, la classe ouvrière n'a plus le sentiment d'être défendue.

C. Les conditions de travail

Le travail à la mine ne nous est guère présenté en tant que tel. Il transparaît en toile de fond. Les mineurs ne nous apparaissent pas sous – terre, mais à l'air libre. Toutefois, il n'est guère nécessaire de les accompagner au fond des puits pour mesurer la difficulté du travail accompli. La souffrance morale et physique se lit sur les visages.

On peut aussi constater que les maladies sont toujours les mêmes : le chef d'orchestre a contracté la silicose. Orwell insiste sur les maladies professionnelles et des difficultés qu'ont les mineurs pour toucher leur pension d'invalidité.

On remarquera que la mine emploie un grand nombre de personnes dont la vie quotidienne est misérable... Il s'agit davantage de survivre que de vivre.

Le logement : Orwell décrivait précisément le logement des mineurs : C'étaient de véritables taudis. Les conditions d'hygiène étaient insalubres. La situation s'est quand même améliorée avec le temps. Mais lorsque la classe ouvrière possède quelque chose, aux yeux des classes dirigeantes, ce n'est pas forcément un bon signe. On fait parfois appel à des nervis payés par des usuriers pour déposséder les ouvriers endettés de leur mobilier. Comme s'ils étaient responsables du chômage qu'on leur impose.

56. George Orwell, op. Cit. P 185

George Orwell avait décidé de s'immerger complètement au sein d'une classe ouvrière encore puissante à cette époque pour essayer de mieux la comprendre ; il avait réalisé un réel travail d'investigation. Mark Herman, nous parle de mineurs sur le déclin à travers une pratique culturelle bien ancrée en Angleterre : la fanfare. Il démontre que le collectif organisé est capable de gagner et qu'il l'emporte sur l'individualisme même s'il révèle dans son film les carences des syndicats. Au sein de la fanfare, il y a un sentiment d'écoute : il s'agit de jouer une partition pour mieux faire entendre sa voix (e) et se faire comprendre. Et c'est là que se situe le problème. Qui va représenter la classe ouvrière dans les années à venir ?

B. The Full Monty

A Sheffield, dans les années 1990, Gaz est un ouvrier, divorcé, au chômage qui doit réunir la somme de 700 livres s'il veut continuer de voir son fils. Il essaie de réaliser quelques coups avec son ami Dave, en vain. Il se résout à monter un spectacle de strip-tease avec d'autres chômeurs de la ville. Mais pour avoir le succès des Chippendale qui étaient de passage, le Full – Monty (strip-tease total) s'impose...

Le film nous présente une classe ouvrière livrée à elle – même. A Sheffield, dans le nord de l'Angleterre, dépossédé et floué, c'est tout un pan de la société qui essaie de subsister plus que vivre. Sheffield. Cette ville nous est montrée sous ses aspects les plus sombres et lugubres, comme en témoignent les plans sur les murs d'usines couverts de graffitis. Sheffield est une ville qui a profondément changé et qui n'a pas survécu au libéralisme économique. Elle est ravagée. Le contraste est alors saisissant avec la présentation optimiste (des images de la ville il y a vingt cinq ans) qui nous en est faite au début du film. C'est un ton volontairement sarcastique. Mais tout n'est pas tout à fait gris, puisque l'on monte faire son footing sur les collines. Il y a des possibilités de « s'évader » encore faut – il en trouver les moyens, les ressources physiques et morales. On se souviendra de la description que nous offre George Orwell de Sheffield : « La nuit, quand on ne discerne plus les formes hideuses des maisons et la noirceur qui recouvre tout, une ville comme Sheffield prend une sorte de sinistre splendeur. [...] Pour peu que vous vous éloigniez d'une quinzaine de kilomètres, vous vous retrouvez en pleine campagne, au milieu de collines quasiment vierges, et la ville n'est plus qu'une macule dans le lointain. Face à une telle laideur, deux questions vous trottent dans la tête. Un, est – elle inéluctable ? Deux, est – ce que ça a une véritable importance ? »⁵⁷ Si pour l'auteur du Quai de Wigan, l'industrialisme ne suppose pas nécessairement une laideur, je ne pense pas que l'on puisse avoir le même raisonnement aujourd'hui. L'industrialisme et le libéralisme ont davantage déconstruit les villes plus qu'autre chose. Les éléments de la ville semblent être des constantes que le temps ne parvient pas à effacer.

57. George Orwell, op. cit. , P 120

Trouver un certain charme à l'industrialisme, reviendrait presque à trouver dans une certaine mesure le capitalisme humain, ce que l'on ne pourrait envisager une seule seconde.

Méprisé par les autorités locales, le statut des individus se dégrade au fur et à mesure. Par conséquent, la psychologie des personnes en pâtit. La misère est quelque chose que l'on porte sur soi : Gaz est un chômeur divorcé, Lomper est suicidaire, Gérald a honte de lui, Lamper est sauvé du suicide par Dave qui se trouve trop gros... D'ailleurs pour Peter Cattaneo, "Le chômage est un terrible défi... Sans travail vous n'êtes plus un homme. Le numéro de ces hommes est une façon de se dénuder, de renoncer à un certain machisme »⁵⁸. Plusieurs scènes peuvent servir ce propos : Par exemple, au milieu du film, Dave feuillette un magazine et commente les photos (de femmes nues). Soudain, les hommes réalisent qu'ils vont être victimes des mêmes commentaires : "J'espère qu'elles seront un peu plus compréhensives envers nous ». Les dialogues expriment ainsi un réel désarroi et un sentiment d'inutilité. En effet, c'est fatigant de ne rien faire, comme nous le dit Dave... et le plus inquiétant est de constater que les hommes ne parviennent plus à effectuer les actions quotidiennes les plus simples : Lors du casting, quelqu'un n'arrive plus à enlever son pantalon.

Mais il nous faut aussi remarquer que le chômage touche l'ensemble des catégories sociales. C'est ainsi que Gérald, est un contremaître qui se retrouve au chômage : comme lui font reconnaître ses anciens collègues, il est comme les autres. De la même manière, les chômeurs jouent aux cartes à l'ANPE... Cela en dit long sur la faillite des institutions anglaises. « Que nous reste – il – à faire ? Qui peut encore s'occuper de nous et est – ce encore nécessaire ? » De ce côté, on remarquera que la situation n'a guère changé depuis 1936. Mais comme le disait Orwell, « Un ouvrier au chômage ne se laisse pas abattre, contrairement aux personnes des classes moyennes. »⁵⁹ : C'est encore le cas aujourd'hui : On tente l'impossible pour se sortir des situations les plus difficiles.

58. www.ac-grenoble.fr/isle/fmnty-critic1.htm

59. George Orwell, Op. Cit. P 99

D'où l'idée de faire un strip-tease, car au-delà de l'évocation du « plus simple appareil » - qui prête à sourire - c'est une nouvelle représentation de la société qui nous est dévoilée : Nue ou presque. Même si l'on est en proie au doute d'une façon permanente – qui ne douterait pas en de telles circonstances ? –

D'autre part, la famille des années 1930 semblait extrêmement soudée, quelque soit les circonstances. Est – ce encore le cas aujourd'hui ? En effet, Gaz est un chômeur divorcé. On pourrait donc penser que la famille ne remplit plus les fonctions qu'on lui connaissait auparavant. Où est passée la mission de socialisation que lui avait attribuée Emile Durkheim ?⁶⁰ Cette situation peut être analysée comme une des conséquences de la crise économique où l'on voit de nombreux ménages éclater. Au milieu du ménage se trouve Nathan (fils de Gaz). Quel est son avenir ? Il est partagé entre plusieurs horizons...celui de sa mère qui reconstruit sa vie avec un autre homme, et celui de son père qui essaie de ne pas sombrer. On pourrait donc penser qu'un enfant dans ces circonstances manquerait de repères. Pourtant, c'est lui qui reproche une certaine attitude déviante à son père quand ce dernier vole à l'usine. Cependant, le fils comprend la situation dans laquelle se trouve son père qui lui fait une véritable déclaration d'amour. S'en suit une réelle complicité...à laquelle on ne croyait plus...

L'ouvrier des années 1930 est quelqu'un dont on s'amuse facilement et il est la cause de tous les problèmes de la société. Cette situation était assez caricaturale. L'ouvrier dans le film n'est plus pointé du doigt...et pourtant, à voir la façon dont les différentes institutions méprisent les chômeurs, la question mérite d'être posée. Est – il normal d'être à la dérive de cette façon sans que personne ne puisse venir vous prendre en charge bien que les clubs d'entraide existent... N'y a – t – il pas là un réel cynisme du gouvernement anglais ? Aux yeux des hommes politiques, la vie d'un chômeur ne vaut vraisemblablement pas grand chose...Cependant, il faut également se rendre compte que la situation des chômeurs dans le film peut être aussi comprise entre sentimentalisme (la relation de Gaz avec son ex femme et avec son fils) et dérision ce qui a tendance à nous attendrir... En effet, nous sommes à plusieurs reprises en présence d'un comique de situation : par exemple, Dave et Gaz sont perchés sur une voiture qui va couler.

60. J-M Morin, *Précis de sociologie*, Maxeville, Nathan, 1998, P 84

Il en va de même lorsque Guy et Lomper fuient en string... Mais il s'agit d'un comique grinçant et malgré tout, assez sombre... Finalement, le sort des personnages reste inchangé...

La classe aisée est très peu représentée... La seule fois qu'elle nous est montrée, c'est lors de l'entretien d'embauche qui tourne court : Le chômeur n'a pas réussi à décrocher l'emploi tant convoité ... La situation nous est exposée de façon comique, mais on sent néanmoins chez le personnage de Gérald (contremaître) que le travail peut être synonyme de vie ou de mort. A part cette scène où des employeurs sont présents on peut s'interroger sur la non-représentation de la bourgeoisie de cette ville ? D'ailleurs existe-t-elle ? Serait-on encore dans la situation que nous décrivait George Orwell en 1936, où « les encaisseurs de dividendes » résident davantage dans le Sud que dans le Nord de l'Angleterre ?

Tandis qu'Orwell nous montrait que la classe ouvrière possédait des caractéristiques spécifiques, dans le film, les personnages sont d'un certain côté – comme nous l'avons évoqué précédemment - complètement à la dérive : ce qui voudrait dire qu'un manque de repères (travail, vie de famille...) pourrait être synonyme d'une certaine culture tombée en désuétude ... Peut-on pour autant assimiler la vie de ces chômeurs à un « grand vide » que rien ne vient combler si ce n'est la recherche d'un travail ou d'argent pour payer ses dettes ? Peut-être pas, même si le libéralisme économique tend à écraser la classe ouvrière : Au début du film Dave répare la voiture de Lamper (mécanique, bricolage...) les jeux (cartes, paris) sont toujours présents, le football suscite comme dans les années trente beaucoup d'intérêt (avec même plus d'engouement), la vie dans les pubs existe encore... Ces caractéristiques ont au moins traversé le temps... c'est la culture du travail qui tend peut-être à disparaître. Mais à qui la faute ? « On a assassiné Sheffield et le coupable court encore ».

D'un autre côté, on pourrait trouver un certain appel : celui du combat, appel accompagné par une rage et une volonté de ne pas se laisser aller... Loin d'être anecdotique, le strip-tease - et autres spectacles de ce genre – est aussi un spectacle populaire : A en croire Nik Cohn, c'est une des caractéristiques de ce que l'on pourrait appeler « la Nouvelle République » ... Le strip-tease participerait joyeusement à une culture populaire... « Nous avons tous quelque chose à gagner du socialisme », nous disait George Orwell ⁶¹ ... En ce sens, l'état et l'action collective sont primordiales pour se sortir de la crise économique.

61. George Orwell, op. cit. p 256/257

Dans le film, nous avons vu qu'il y avait une carence certaine des institutions mises en places. Plus personne n'ose croire encore à l'efficacité de leurs dispositifs...C'est le cas notamment de l'Agence pour l'Emploi.

Mais qui représente encore la classe ouvrière ? Existe-t-il encore une certaine solidarité entre les individus ? Même les chômeurs entretiennent une certaine méfiance réciproque en se regardant en chien de faïence...On pourrait alors penser que seuls des actes isolés seraient salutaires...Cependant on sent que des valeurs collectives peuvent encore prendre le dessus sur des valeurs individuelles. Il existe un sentiment d'entraide et de fraternité dans le film. C'est l'objet même de ce strip-tease...On essaie de trouver tous ensemble l'argent nécessaire pour que Gaz puisse encore voir son fils. Ce que voudrait peut-être démontrer Peter Cattaneo c'est que les prolétaires n'ont plus rien à attendre de l'Etat et des institutions et qu'il vaudrait mieux qu'ils trouvent eux-mêmes la solution à leurs problèmes.

L'action de ce film se situe dans le Nord d'une Angleterre sinistrée et nous décrit une classe ouvrière laissée à l'abandon et qui n'entrevoit guère d'autres solutions à ses difficultés que celles par exemple montrées par le film. N'est-ce pas non plus un « cri du Nord prolétaire » en direction d'un sud « bourgeois et conservateur » comme en parlait déjà Orwell en son temps.

Le plus grave en voyant ce film est de constater que finalement tous les espoirs placés dans le parti travailliste sont partis en fumée. Rien n'a changé... Les classes sociales ne sont pas prêtes de s'effacer comme le souhaitait Orwell. Bien au contraire. Tout porte à croire que plus les années passent, plus le fossé se creuse. Pourtant, bien des Anglais avaient misé sur un certain Tony Blair.

Billy ELLIOT

L'action de Billy Elliot se déroule dans le Nord de l'Angleterre dans le comté de Durham, région minière pendant une grève illimitée des mineurs qui s'opposent à la politique de fermeture des mines.. Billy est un adolescent passionné par la danse, mais son père, un mineur en grève, préfère le voir boxer. Au-delà de la crise identitaire de Billy, nous assistons à la mise en place, à la juxtaposition d'un ensemble de crises.

La crise identitaire

Bien que forcé par son père à pratiquer la boxe, Billy se destine à la danse. Il se révolte contre son père qui n'accepte pas le choix de son fils. Billy entre dans l'adolescence, période difficile et cruciale : Qu'est ce qui forge l'identité d'une personne de son âge ? Ce sont ses goûts, ses loisirs : Pourquoi écoute-t-il les disques de son frère ? Pourquoi la danse plutôt que la boxe ? Billy semble tout d'abord troublé et perdre ses repères : il est en proie au doute, mais il refera surface assez rapidement et se consacrera à la danse.

Billy a perdu sa mère : ne trouve-t-il pas en sa professeur de danse une mère de substitution ? et ne souhaite-t-il pas non plus suivre le chemin tracé par sa grand-mère qui voulait être danseuse professionnelle et sa mère qui aimait la danse et jouait du piano ? Finalement, qu'est ce qui symbolise la classe ouvrière : Ce peut être un sport comme la boxe, mais cela aurait pu être le football. La boxe est un symbole de lutte et de combat. En quelque sorte, le fils continuerait la lutte de son père par procuration. A une crise identitaire, on passe à une étude des classes.

Etude des classes

Si la boxe est un sport populaire et représentatif de la classe ouvrière, on peut alors – dans une certaine mesure – voir une activité comme la danse comme étant un moyen de s'élever socialement. Il s'agirait donc d'une transition d'une classe sociale vers une autre : un rite de passage vers une certaine bourgeoisie ? D'ailleurs, lors de l'audition les « concurrents » ne sont pas issus du même milieu : Billy est seul issu d'une classe populaire : Il est très étonné des propos d'un enfant qui assimile Durham à sa célèbre cathédrale. Pour lui, Durham c'est les mines. « je n'y ai jamais été à la cathédrale » répond-il.

On repense à Orwell : « Vous avez trois sous en poche et pas d'horizon sur terre que le coin de la chambre humide qui vous attend à la maison : dans vos vêtements tout neufs, vous

pouvez vous planter au bord d'un trottoir et vous sentir l'âme d'un Clark Gable ou de Greta Garbo, ce qui console de beaucoup de choses. »⁶² Oui, les vêtements sont bien une quête, une recherche identitaire pour le père : Il voit son fils comme un combattant, mais il n'accepte pas de le voir danser : « Abolir une classe sociale, c'est perdre de son identité » ...N'est – ce pas cette crainte qui nous est montrée dans la première partie du film ?

On remarquera aussi que la bourgeoisie est peu ou pas représentée : L'ouvrier, le mineur est toujours quelqu'un que l'on méprise : Lorsque Billy se rend chez la professeur de danse, la télévision est allumée : Thatcher précise bien que les grévistes mineurs sont des ennemis de l'intérieur. Les grèves n'éclatent pas sans raisons : si cette tension existe, c'est qu'elle est synonyme de crise. D'une manière générale, un conflit est un affrontement, une série de heurts où chaque camp exprime son intention de faire céder l'autre⁶³. Cette situation a été décrite précédemment (problèmes entre le père et le fils)...Mais nous retrouvons le même schéma avec la grève. En effet, n'y a t-il pas des oppositions dans un premier temps entre la direction et les mineurs et dans un second temps entre les mineurs eux – mêmes... D'un autre côté, nous pouvons remarquer que les préjugés de classes sont toujours aussi présents bien qu'ils tendent à s'estomper : La condition sociale de Billy a bien failli lui coûter son accession à l'école de danse : aux questions qui lui sont notamment posées par le jury, il hésite beaucoup à répondre. Il n'a pas l'habitude de parler de ses sentiments de ses émotions de ses impressions..Cependant il a eu le temps de reprendre un vieux réflexe : avant la discussion avec le jury il a boxé un garçon qui l'importunait gentiment...

62. George Orwell, op. cit. P 100

63. J-M Morin, op. cit, P 44

Mais cette crise est tout aussi familiale que sociale :

Les conflits entre le père qui veut reprendre le travail et le frère de Billy qui continue la grève en est une parfaite illustration. La famille assure la continuité entre conjoints, enfants et parents : la société conditionne d'une part la famille mais elle en résulte (A. Comte et T. Parsons)⁶⁴

Non seulement, les problèmes sont familiaux mais économiques. On se rendra compte que l'économie a pris le dessus sur la famille, la famille n'est plus un lieu de prospérité et de calme. Elle ne remplit plus sa fonction de stabilisation. Il est donc difficile pour Billy de s'y retrouver ...

L'éducation peut être un mode privilégié d'exercice de l'autorité. Il s'agit pour le père de famille d'augmenter les compétences et les convictions de son fils. C'est l'une des thématiques de la sociologie d'Emile Durkheim⁶⁵. Pour lui, l'intégration sociale vient de l'éducation et l'éducation d'une certaine autorité.

Stephen Daldry illustre aussi les thèses du sociologue Milgran⁶⁶ : En effet, selon ce dernier, les soumissions à des injonctions autoritaires et néfastes du père réduiraient progressivement le fils à un état « agentique » c'est à dire d'irresponsabilité et de dépossession de soi. C'est ce qui aurait pu se passer avec Billy...En effet, les « attaques » du père auraient pu avoir de lourdes conséquences : ...Heureusement, il change d'attitude vis à vis de son fils et de la danse quand il prend conscience que Billy peut réussir.

La famille Elliott est monoparentale : la mère de Billy est décédée sans que nous n'en connaissions les raisons ; Cependant, nous pouvons supposer qu'il s'agit d'un suicide (Elle laisse une lettre à son fils) ou d'une maladie. Le suicide est considéré comme une décision personnelle et radicale : C'est l'individu qui dans sa solitude met fin à ses jours. En supprimant sa vie biologique, il renonce à toute vie sociale⁶⁷ : Son geste s'explique par des éléments psychologiques : On peut se demander si la mère de Billy provenant probablement d'un milieu social plus aisé (piano, danse) a pu s'adapter à l'environnement (voisinage) et à la rudesse apparente d'un mineur passionné par la boxe. A-t-elle pu faire face à des conditions de vie médiocres créées par le contexte économique ?

64. J-M Morin, op. Cit 84

65. J-M Morin, op. cit, p 42

66. J-M Morin, op. cit, P 42

67. J-M Morin, op. cit, P 27

Comme le disait Orwell en 1936 : « le chômage est quelque chose de réel, qui s'abat sur vous, c'est une catastrophe. »⁶⁸

On ne saura pas comment la mère de Billy est décédée. Peut-être de maladie. En tout cas pas de maladie professionnelle car les femmes ne travaillent plus à la mine. Ce qui n'était pas le cas avant 1936 : « On trouve encore en vie de très vieilles femmes qui étant jeunes ont travaillé au fond de la mine. »⁶⁹

Quoi qu'il en soit, c'est bien une famille en décomposition qui nous est décrite : la grand-mère habite la maison, elle n'est pas autonome, elle semble perdre la tête, il faut même la surveiller et elle ne peut remplir le rôle de la femme qui nous est proposé dans le « Quai de Wigan » : La femme qui rythme le travail domestique. Le discours d'Orwell serait peut-être différent aujourd'hui.

George Orwell nous décrit « des populations entières qui ont pris une sorte d'abonnement à vie au PAC [...] Elles ont su le faire sans renoncer à toute dignité humaine. Un ouvrier frappé par la pauvreté ne s'effondre pas d'un coup comme le fait un représentant de la classe moyenne.⁷⁰ » Dans le film le mari de la professeur de danse est au chômage. Il boit et « il se pisse dessus » confie sa fille à Billy. Une véritable descente aux enfers d'un homme qui avait une situation apparemment aisée (la maison est bien meublée...) Il s'insurge contre les mineurs en grève et souhaite que toutes les mines ferment. On peut attribuer un tel raisonnement à la frustration subie lors de son licenciement. La plus grande fragilité de la classe moyenne lors de ces épreuves est encore mise en évidence comme l'avait fait Orwell. Cette fragilité peut s'expliquer par le fait que les cadres se sentent indispensables (ou on leur fait croire qu'ils sont indispensables pour le bon fonctionnement des entreprises ou même de la société) alors qu'un ouvrier, même s'il est conscient de son savoir-faire, sait très bien qu'il peut être remplacé rapidement par un autre. La classe moyenne, comme le disait Orwell sera de moins en moins épargnée par la crise.

68. George Orwell, op. cit. p 98

69. George Orwell, op. cit. p 40

70. George Orwell, op. cit. p 99

On peut noter une certaine radicalité au discours du mari de la professeuse de danse.. Est-ce que sa situation peut le mener au fascisme ? Peut-être pas pour les mêmes raisons que nous expose Orwell (mauvaise communication des socialistes, amalgame entre machinisme et socialisme..) mais parce qu'il n'y a plus véritablement d'espoir (les socialistes ont déjà été aux affaires) et les conditions économiques et sociales se détériorent pour tous et principalement pour la classe moyenne.

En ce qui concerne le père de Billy, la situation semble différente : Il ne baisse pas les bras. Il est en grève et doit assurer seul l'éducation de ses deux fils. On assiste à une évolution du personnage quand il s'aperçoit des dispositions de Billy pour la danse et qu'il prend conscience que son fils peut s'en sortir par ce biais. Il est même prêt à reprendre le travail (devenir un jaune) pour payer l'audition à Londres. Heureusement, la solidarité des mineurs et du club de boxe va jouer et Billy pourra se rendre à Londres avec son père qui n'aura pas perdu sa dignité.

Billy va quitter l'école publique à 11 ans où il semble travailler et se socialiser pour apprendre la danse et entamer une carrière de danseur professionnel selon son vœu. Est-ce une faillite de l'école, que veut nous montrer par là Stephen Daldry, qui ne remplirait plus sa mission : préparer l'insertion professionnelle ? Mais faudrait-il encore qu'il y existe des débouchés pour que des jeunes, comme Billy, puissent croire à un avenir dans leur région.

En analysant les différentes classes sociales, Orwell pense que « le collectif doit l'emporter sur l'individuel ». Daldry a l'air de penser autrement. Pour lui, les initiatives et la réussite individuelle sont une voie possible et priment sur les mouvements de « masse » comme la grève. Dans le film, les gagnants sont Billy et dans une autre proportion sa famille qui s'identifie à sa réussite. Les perdants sont les mineurs grévistes malmenés par une police bestiale et qui au bout du compte doivent reprendre le travail sans rien avoir obtenu. Dans notre société moderne le collectif ne paierait-il plus ? Seule l'initiative individuelle permettrait-elle de s'en sortir ? Ce serait donc la faillite de la classe ouvrière que voudrait nous montrer le réalisateur anglais ?

Stephen Daldry ne développe-t-il pas (peut-être à son insu) dans un film sensible et beau des propos réactionnaires, en stigmatisant les grévistes et la lutte collective des mineurs ? Pendant que les ouvriers se déchirent entre eux et avec la direction qui les emploie, il est possible de réussir tout seul, sans l'aide de quiconque lorsqu'on possède des capacités. D'ailleurs, sur qui la classe ouvrière peut-elle encore compter aujourd'hui ? Les syndicalistes

sont étrangement absents ou incohérents « les syndicats ont voté la reprise » rapporte un mineur désabusé à la fin du film. Les socialistes également.

Pour s'en sortir, Stephen Daldry propose la piste de l'individualisme. Ce n'est guère réaliste car tout le monde ne peut devenir danseur, chanteur, présentateur de télévision, pilote automobile ou footballeur ! Il faudra penser à d'autres solutions plus collectives.

C. Les dockers de Liverpool

Le film qui nous a été présenté est un documentaire datant de 1995. Il retrace la lutte des dockers *lock-outés* pour ne pas avoir forcé un piquet de grève. Les médias n'ont guère parlé de ce combat : Ken Loch l'a fait. Contrairement à Georges Orwell, le réalisateur a laissé la classe ouvrière exprimer ses arguments. Les hommes politiques ignorent ce conflit, les syndicats s'en désintéressent. L'histoire de ce cette lutte se confond avec la culture des dockers que les hommes politiques libéraux anglais veulent sacrifier. A cela deux raisons : Liverpool est le dernier bastion syndical de docks en Angleterre et il faut augmenter les profits en réinstaurant le travail précaire dans une surenchère libérale. Plusieurs grilles de lecture sont possibles pour ce documentaire.

A. La non évolution du socialisme.

Une délégation de dockers entourée de leurs femmes se sont rendus à Blackpool au congrès national du syndicalisme pour obtenir une aide matérielle et pour obtenir un certain respect pour le mouvement : En clair, faire entendre leurs voix en assemblée générale devant les représentants syndicaux et devant les parlementaires invités. Une rencontre a lieu avec Bill Morris (permanent du syndicat des dockers) qui comme un supporter de football s'est adressé aux dockers avec un mémorable « *You will never walk alone (tu ne seras jamais seul)* » avant de se désolidariser du mouvement : « *La grève étant non officielle, je ne souhaite pas y être impliqué officiellement...* »... Les dockers ont eu l'impression d'avoir été trahis, floués par ceux qui sont censés les représenter... C'est bien le rôle d'un syndicat d'appuyer la lutte des salariés : ces derniers ne paient – ils pas des cotisations ?

B. La perte de confiance des dockers dans les syndicats

Lors de cette même journée, la femme d'un docker a réussi à approcher un parlementaire travailliste, Peter Hain, qui ne peut que faire des vagues promesses électorales tout en disant clairement qu'un gouvernement travailliste ne laisserait pas faire les choses. « *Un gouvernement travailliste chercherait immédiatement à entamer des discussions avec ces employeurs pour que cela ne puisse pas se reproduire* ». On peut penser que c'est là le strict minimum.

On retrouve bien le même socialisme qu'en 1936, qui cherche surtout à courtiser les classes moyennes en délaissant les ouvriers. Les dockers sont des laissés pour compte. Ils

n'intéressent pas vraiment les travaillistes, sont pressurés par les libéraux qui les poussent au travail précaire ou au chômage et ils ne placent plus aucun espoir en leurs syndicats qui sont à la merci des employeurs : Densey, permanent syndical des dockers de Liverpool, avait la possibilité de faire réintégrer les 5 dockers qui sont à l'origine du conflit, mais sans que le documentaire soit vraiment explicite a ce sujet, on peut se demander si ce syndicaliste n'a pas subi et accepté des pressions de la part du patronat.

C. L'ouvrier aujourd'hui : comparaison avec 1936.

L'ouvrier qui nous est décrit dans ce documentaire est bien quelqu'un dont on se joue. Aux yeux des intransigeants patrons du port, la vie d'un ouvrier est insignifiante. Il n'est qu'un élément d'un puzzle qui doit se plier aux exigences toujours plus fortes du marché et donc de la concurrence. S'il n'accepte pas les conditions de travail qui lui sont proposées il est remplacé par un ouvrier intérimaire au contrat beaucoup plus précaire. De ce côté là, rien n'a vraiment évolué depuis 1936, au contraire cela s'est parfois dégradé. Les profits sont colossaux, les salaires patronaux exorbitants et on assiste bien à une précarisation de l'emploi qui se fait au détriment des salariés dont les situations sont de plus en plus invivables.

D. L'étude des classes, une question de place.

Dans le Quai de Wigan, Orwell pose la question en terme de spécificités de classes :

On se rendra compte au courant de ce documentaire que les patrons s'attaquent au particularisme des classes. Les dockers, comme les mineurs ⁷¹ de 1936 ont une culture spécifique : horaires, paie, syndicalisme. C'est une corporation.

Les dockers se souviennent de l'embauche à la journée, au faciès, qui prévalait jusqu'en 67 sur le port. Durement acquis à l'issue d'une grève cette année-là, leur statut - contrat de travail, congés, assurance maladie, droit à la retraite - est abrogé en 89 par le gouvernement Thatcher : Les patrons de Liverpool s'attaquent donc à ce statut national des dockers, statut datant de 1967 et qui marquait la fin du travail précaire..

71. George Orwell, op. cit. p 45

Le travail était équitablement réparti selon un système de rotation : le salaire de base était le même pour tous, les différences étant fondées sur la spécificité. Il y avait un salaire minimum. Les employeurs souhaitaient se séparer de ce statut, donc de cette culture. Pour eux la technologie devait diminuer le coût de la main d'œuvre.

En 1989, ce statut est aboli. Une grève est déclenchée en réaction malgré l'hésitation du syndicat TGWU. Mais la grève pourrit et le travail reprend partout sauf à Liverpool...où il reprendra bien plus tard avec un statut en gros préservé. C'est la fin de la sécurité de l'emploi, pour les autres dockers. On lutte dorénavant au sein de sa classe pour sa place. Un docker nous le fait d'ailleurs remarquer : « *Si on perd notre contrat au profit des agences d'intérim, c'est fichu : les gens peuvent s'entretuer pour le travail et on n'a plus d'avenir* ».

En 1936, Orwell disait que le chômage empêchait les ouvriers de « penser »... Le chômage touchant la classe ouvrière est certes disait-il quelque chose de terrible, mais contrairement aux personnes de la classe moyenne, les ouvriers ne se laissent pas abattre ⁷². Certains dockers ont été lock-outés, d'autres sont en grève : leurs situations ne les empêchent de produire une analyse socio-économique pertinente (fruit d'une instruction plus importante qu'au début du vingtième siècle) en montrant les rapports entre travail précaire et profit. D'autre part qu'elle soit européenne (France, Suède par exemple) ou mondiale (Canada), la solidarité entre les dockers s'est révélée importante : Orwell disait que tout le monde avait à gagner du socialisme et que la situation était urgente qu'il se mette en place dans tous les pays (menace du fascisme) : dans le documentaire, l'ensemble des ouvriers a quelque chose à gagner de la lutte : « Si Liverpool gagne, tout le monde gagnera ». Tous les dockers gagneront tous les ouvriers gagneront...pourrait-on ajouter. On se bat *pour l'exemple*...D'ailleurs, la résistance des dockers a saisi l'imagination de travailleurs de beaucoup de pays..Les politiques affirment que nous sommes maintenant dans un marché libre. En conséquence, il n'y a personne pour représenter ceux dont les vies sont détruites par cette économie du marché libre. »

72. George Orwell, op. cit. p 99

Mais on peut se demander ce que la classe ouvrière aura à gagner d'un parti socialiste anglais à la dérive : Que peut – on attendre d'une gauche qui ne fait que courtiser les classes moyennes et qui plie devant le patronat ? Les ouvriers déçus par le syndicalisme dont les permanents s'apparentent plus à la classe moyenne qu'à la classe ouvrière et par le parti travailliste, ne risquent-ils pas de se tourner vers le fascisme ?

Orwell en était persuadé à son époque lui qui disait que le socialisme et surtout les socialistes avaient une part de responsabilité dans l'émergence du fascisme ⁷³. Le socialisme, représenté par les travaillistes, tel qu'il apparaît dans ce documentaire est forcément vicié. Il émane des classes bourgeoises (parlementaires anglais) qui mentent aux dockers de Liverpool, et ce à des fins électoralistes. C'est une véritable insulte qui est faite à la classe ouvrière et Ken Loach, trotskiste, en a conscience et ne prive pas taper sur le clou qui dépasse...

Dans le quai de Wigan, Orwell disait que les bourgeois et les ouvriers ne pouvaient guère se rencontrer que pendant des périodes de conflit ⁷⁴ : En 1936, la seconde Guerre Mondiale menaçait... Nous en avons ici l'illustration : la grève, et la crise économique fait bien se rencontrer deux classes sociales : les ouvriers et les patrons.

A lire Georges Orwell, on pouvait penser qu'il était difficile en 1936 d'être un « véritable » socialiste et de faire partie de l'intelligentsia ouvrière : Les valeurs étaient faussées. C'est encore plus vrai aujourd'hui. Le syndicaliste qui nous est décrit a probablement une culture prolétarienne, mais il a vraisemblablement fait des études qui lui ont permis de s'élever. Il y a eu un changement de classe sociale et son statut et les avantages qu'il en retire socialement comptent dorénavant davantage que le milieu d'où il est issu. Le parlementaire interviewé n'a de socialiste que l'étiquette. Ses idées ne servent que ses propres intérêts : Grands séducteurs, les travaillistes se disent socialistes, car ils ont tout intérêt à gagner les voix des dockers, mais ils seront conservateurs une fois au pouvoir car ils refuseront de se mettre à dos les classes sociales aisées avec qui ils sont obligés de travailler : C'est le cas par exemple des patrons avec qui, ils vont faire des compromis.

73. George Orwell, op. cit. p 237

74. George Orwell, op. cit. p 187

Les années passent, mais le constat reste le même : précarité et misère sociale aussi bien chez les mineurs que chez les dockers. Cependant, dans la première partie du vingtième siècle, les médias atténuait les haines entre les classes sociales : « Ils ont besoin de se ménager les faveurs du public ouvrier ⁷⁵ » disait Orwell. Aujourd'hui, les journalistes ont tendance à ne pas se mettre à dos les hommes politiques avec qui ils entretiennent d'étroites relations...sans trop accuser les ouvriers, qui ne représentent plus beaucoup de danger, de tous les maux de la société. Désormais ce sont les fonctionnaires qui sont dans leur collimateur : c'est la preuve que c'est aux classes moyennes qu'on va désormais s'en prendre. Comme l'avait prévu Orwell.

75. George Orwell, op. cit. 149

Conclusion : *de 1936 à 1936*

De 1936 à nos jours, nous pouvons remarquer que les classes sociales ont évolué. Les ouvriers que l'on appelle souvent agents de production et les employés de la classe moyenne sont regroupés sous le vocable générique de salariés. Ce qui tendrait à faire penser qu'une classe est en train de disparaître. Cependant, les rapports de force entre la bourgeoisie et les autres acteurs de la vie sociale et économique n'ont pas changé. Les salariés sont tout autant exploités qu'en 1936 et ils sont peut-être moins reconnus et plus méprisés par la classe dirigeante. Le patronat de plus en plus arrogant se réserve en effet des profits de plus en plus importants et organise une précarité toujours plus pesante sur le reste de la société sans vraiment se soucier de ses effets. Il fait comme si les salariés n'existaient pas. De leur côté, les hommes politiques ne sont pas en reste. En France, mais cela pourrait se passer en Angleterre, le salarié est même traité de fainéant par son premier ministre parce qu'il ne veut travailler que trente cinq heures. Le même grand homme dément par la suite mais se reprend peu après en le qualifiant d'irresponsable (par rapport aux décès liés à la canicule).

Quant au chômage, il frappe toujours de plein fouet les générations actuelles et ce, de la même manière qu'il touchait les familles de mineurs...Ce qui a changé peut-être, c'est que le salarié en est rendu pratiquement responsable, lui qui ne sait pas trouver du travail où il y en existe. Pour le punir, on le sanctionne en rognant ses allocations. Pas de punition en revanche aux dirigeants qui délocalisent pourtant leurs entreprises ou qui licencient pour faire monter leurs actions.

« Nous avons tous quelque chose à gagner du socialisme » disait George Orwell, les autres systèmes politiques étant voués à l'échec, il prenait position pour une société sans classes. Il avait presque raison puisqu'aujourd'hui on assiste progressivement à la disparition de la classe moyenne. Il ne restera bientôt plus que deux classes et ce sera beaucoup plus simple : les riches et les pauvres. Comme le montrent les films de Mark Herman ou de Peter Cattaneo, le libéralisme économique continue à broyer des vies entières mais s'il n'y a que les cinéastes pour s'en émouvoir...Le socialisme qui aurait pu s'imposer à plusieurs reprises (Angleterre, France..) a déçu et se trouve sur le déclin. La culture ouvrière a du mal à résister, les syndicats abdiquent généreusement et nous nous trouvons dans la situation que décrivait Orwell : Le socialisme recule et le fascisme progresse, nourri par les injustices sociales (l'écart entre la classes dirigeante et le reste de la population augmente) et par le désordre libéral.

Orwell disait que les classes sociales se rencontrent lors de grands événements comme la guerre ou bien les révoltes populaires. J'opterais, en ce qui me concerne pour la deuxième solution ou pour un film qui rendraient conscients et responsables tous les penseurs du libéralisme, mais il ne faut pas trop rêver.

Biographie

George Orwell, *Le quai de Wigan*, Edition Livrea, Paris, 1995

JJ Morin, *Précis de sociologie*, Editions Nathan, Maxeville, 1998

Bernard Crick, *George Orwell, une vie*, Editions du Seuil, Paris, 1984,

Nik Cohn, *Anarchie au Royaume –Uni*, Editions de l'Olivier, Paris, 2000.

Bernard Gensane, *George Orwell, Vie et écriture*, Presse Universitaire de Nancy, Nancy, 1994,

Ressources Internet

<http://240plan.ovh.net/~catallax/sections.php?op=viewarticle&artid=78>

<http://expositions.bnf.fr/utopie/cabinets/rep/bio/3.htm>

www.ac-grenoble.fr/isle/fmnty-critic1.htm

Filmographie

D.

Les Virtuoses

Titre Original	Brassed off
Date de Sortie	1997
Réalisateur :	Mark Herman
Scénariste :	Mark Herman
Dialogue :	Mark Herman
Distribution	
Pete Postlethwaite	Danny
Tara Fitzgerald	Gloria
Ewan Mc Gregor	Andy
Stephen Tompkinson	Phil
Jim Carter	Harry
Philip Jackson	Jim
Peter Martin	Ernie
Sue Johnston	Vera
Mary Healey	Ida
Melanie Hill	Sandra
Lill Roughley	Rita
Peter Gunn	Simmo
Stephen Moore	McKenzie
Kenneth Colley	Greasley (as Ken Colley)
Olga Grahame	Mrs. Foggan
Toni Galacki	Gary
Sky Ingram	Kylie
Luke McGann	Shane
Christopher Tetlow	Craig
Bernard Wrigley	Chapman
Ken Kitson	Heavy 1

Adrian Hood	Heavy 2
Sally Sheridan	Ward Sister (as Sally Adams)
Tubby Andrews	Bus Driver
Katherine Dow Blyton	Nurse
Adam Fogerty	Miner
Vanessa Knox-Mawer	Mother 2
Sally Ann Matthews	Waitress
Jacqueline Naylor	Mother 1
Bob Rodgers	Halifax Judge
Max Smith	Nightwatchman
Ronnie Stevens	Albert Hall Judge
Peter Wallis	Elderly Man
Robert Archer	Grimley Colliery Band
Andrew Armstrong	Grimley Colliery Band
David Arnold	Grimley Colliery Band
Mark Arnold	Grimley Colliery Band
David Barraclough	Grimley Colliery Band
Jonathan Beatty	Grimley Colliery Band
Roy Bowater	Grimley Colliery Band
Colin Brook	Grimley Colliery Band
Duncan Byers	Grimley Colliery Band
Malcolm Clegg	Grimley Colliery Band
Paul Davies	Grimley Colliery Band
David Essex	Grimley Colliery Band
Charles Faulkner	Grimley Colliery Band
Andrew Hirst	Grimley Colliery Band
Alan Hobbins	Grimley Colliery Band
Cliff Hopes	Grimley Colliery Band
Paul Hughes	Grimley Colliery Band
Michael Kennedy	Grimley Colliery Band
Paul McDonald	Grimley Colliery Band
Stephen Peacock	Grimley Colliery Band

Shaun Randall	Grimley Colliery Band
Jim Shepherd	Grimley Colliery Band
Robin Taylor	Grimley Colliery Band
Simon Willis	Grimley Colliery Band
Irene Skillington	Nurse (Non créditée)

Produit par : Steve Abbott, et Olivia Stewart
FilmFour Ltd, Miramax Films, Prominent Features

Musique originale : Trevor Jones

Musique additionnelle

Kenneth Alford	(extrait de "Colonel Bogey March")
R. Barrett	(extrait de "March of the Cobblers")
Edward Elgar	(extrait de "Pomp and Circumstance: Land of Hope and Glory")
Julius Fucik	(extrait de "Florentiner March")
John Marcangelo	(extrait de "Clog Dance")
William Rimmer	(extrait de "Cross of Honor")
Joaquín Rodrigo	(extrait de "Concierto de Aranjuez")
Gioacchino Rossini	(extrait de "William Tell Overture")
E. Siebert	(extrait de "March of the Cobblers")

Directeur de la photographie : Andy Collins

Montage : Michael Ellis

Décors : Brian Rea

Costume : Amy Roberts

Maquillage : Tricia Cameron

Directeur de production : Don Taylor

Assistant réalisateur Jonathan Benson

Script Girl June McDonald

Cadreur : Chris Plevin

Photographe de plateau : David Appleby & Sophie Baker

Film distribué par : Channel 4

Sortie du film : 1997

Durée : 109

Récompenses : César du Meilleur film étranger (1998)

The Full Monty

Titre Original : The Full Monty

Date de Sortie : 1997

Réalisateur : Peter Cattaneo

Scénariste : Simon Beaufoy

Distribution

Robert Carlyle Gaz
Mark Addy Dave
William Snape Nathan
Steve Huison Lomper
Tom Wilkinson Gerald
Paul Barber Horse
Hugo Speer Guy
Lesley Sharp Jean
Emily Woof Mandy
Deirdre Costello Linda
Paul Butterworth Barry
Dave Hill Alan
Bruce Jones Reg
Andrew Livingston Terry (as Andrew Livingstone)
Vinny Dhillon Sharon
Kate Layden Bee
Joanna Swain Sheryl
Diane Lane Louise
Kate Rutter Dole Clerk
June Broughton Lomper' s Mum
Glenn Cunningham Police Inspector
Chris Brailsford Duty Sergeant
Steve Garti Policeman
Malcolm Pitt Job Club Manager
Dennis Blanch Director
Daryl Fishwick Social Worker
David Lonsdale Repossession Man
Muriel Hunt Horse' s Mum (as Muriel Hunte
Fiona Watts Beryl
Theresa Maduemezia Horse' s Sister
Fiona Nelson Horse' s Sister

Produit par : Uberto Pasolini &Paul Bucknor, Polly Leys, Lesley Stewart

Musique originale : Anne Dudley

Musique additionnelle

Errol Brown (chanson "You Sexy Thing")
Bernard Edwards (chanson "We Are Family")
Harold Faltermeyer (chanson "Hot Stuff")
Giorgio Moroder (chanson "Flashdance... What a Feeling' ")
Randy Newman (chanson "You Can Leave Your Hat On")
Nile Rodgers (chanson "We Are Family")

Directeur de la photographie : Tom Hilton
Montage : David Freeman
Costume : Jill Taylor
Maquillage : Christine Blundell
Directeur de production : Max Gottlieb
Assistant réalisateur : David Gilchrist
Script Girl : Cathy Doubleday
Cadreur : David Worley
Photographe de plateau : Peter Sinclair
Sortie du film : 1997
Durée : 91 minutes
Récompenses : Nomination aux Césars en 1998,
catégorie : Meilleur film étranger.

Billy Elliot

Titre Original : **Billy Elliot**

Date de Sortie : 2000

Réalisateur : Stephen Daldry

Scénariste : Lee Hall

Dialogue : Lee Hall

Distribution

Jamie Bell	Billy Elliot
Jean Heywood	Grand – mère
Jamie Draven	Tony Elliot
Gary Lewis	Dad (Jackie Elliot)
Stuart Wells	Michael Caffrey
Mike Elliot	George Watson
Billy Fane	Mr. Braithwaite
Nicola Blackwell	Debbie Wilkinson
Julie Walters	Mrs. Wilkinson
Carol McGuigan	Librarian
Joe Renton	Gary Poulson
Colin MacLachlan	Mr. Tom Wilkinson
Janine Birkett	Billy' s Mum
Trevor Fox	PC Jeff Peverly
Charlie Hardwick	Sheila Briggs
Denny Ferguson	Miner
Dennis Lingard	NCB Official
Matthew Thomas	Simon
Stephen Mangan	Dr. Crane, Ballet Doctor
Paul Ridley	Tutor in Medical
Patrick Malahide	Principal
Barbara Leigh-Hunt	Principal adjoint
Imogen Claire	Tutor 1
Diana Kent	Tutor 2
Neil North	Tutor 3
Lee Williams	Tutor 4
Petra Siniawski	Teacher
Merelina Kendall	Secretary
Zoe Bell	Sandra
Tracey Wilkinson	Professeur de géographie
Merryn Owen	Michael (âgé de 25)
Adam Cooper	Billy (âgé de 25)
Darren J. Fawthrop	Dancer i ' Swan Lake' (non crédité)
Adam Galbraith	Dancer in ' Swan Lake' (non crédité)
Lee Smikle	Dancer in ' Swan Lake' (non crédité)

Produit par : Jonathan Finn
Musique originale : Stephen Warbeck, Wayne Hector, Stephen Warbeck

Musique additionnelle

Irving Berlin (chanson "Top Hat, White Tie, and Tails")
Marc Bolan (chanson "Cosmic Dancer")
Marc Bolan (chanson "Get It On")
Marc Bolan (chanson "I Love to Boogie")
Marc Bolan (chanson "Ride a White Swan")
Marc Bolan (chansons "Children of the Revolution", "Cosmic Dancer", "Get It On",
"I Love to Boogie" and "Ride A White Swan")
Eagle Eye Cherry (chanson "Burning Up")
Topper Headon (chanson "London Calling")
Mick Jones (chanson "London Calling")
Thad Jones (chanson "A Child Is Born")
Paul Simonon (chanson "London Calling")
Joe Strummer (chanson "London Calling")
Paul Weller (chanson "Town Called Malice")
James Pierpont (chanson "Jingle Bells") (Non crédité)
Pyotr Ilyich ("Scène" extrait de "Swan Lake, Op.20") (Non crédité)
Tchaïkovski

Directeur de la photographie : Brian Tufano
Montage : John Wilson
Décors Tatiana Lund
Costume : Stewart Meacham
Maquillage : Ivana Primorac
Directeur de production : Angela Morrison
Assistant réalisateur : Alison Banks
Script Girl : Zoë Morgan
Cadreur : David Worley
Photographe de plateau : Giles Keyte
Durée : 110 minutes
Récompenses : Nominé aux Césars en 2001,
catégorie : Meilleur film étranger

Les dockers de Liverpool

Titre original	The Flickering Flame.
Année de sortie	1996
Réalisateur :	Ken Loach
Durée	52 minutes